

# Les Rois Mages, la vie à Bethléem et la fuite en Egypte

## Table des matières

Les Rois Mages, la vie à Bethléem et la fuite en Egypte.....	1
EMV 31 – Après la Nativité. Visite de Zacharie. Le prêtre pousse Marie et Joseph à demeurer à Bethléem.....	2
EMV 31 – La sainteté de Joseph, qui est le protecteur des familles chrétiennes. Considérations sur le prêtre.....	7
EMV 33 – Berceuse de la Vierge à Bethléem.....	10
EMV 34 – Adoration des Rois Mages.....	14
EMV 34 – Leçon de Jésus sur les Rois Mages. C'est "l'Évangile de la foi".....	21
EMV 35 – La fuite en Egypte.....	27
EMV 35 – Leçon de Jésus sur la fuite en Egypte. La souffrance de Jésus, de Joseph et de Marie.....	33
EMV 36 – La Sainte Famille en Egypte.....	38
EMV 36 – Dictée de Jésus : la Sainte Famille, modèle de la famille chrétienne. Considération sur l'exil de Jésus, Joseph et Marie.....	42
EMV 37 – A Nazareth, première leçon de travail de Jésus.....	46
EMV 37 – Leçon de Jésus : « La famille existe et doit exister ».....	48

## **EMV 31 – Après la Nativité. Visite de Zacharie. Le prêtre pousse Marie et Joseph à demeurer à Bethléem**

31.1 Je revois la longue pièce où j'avais vu la rencontre des Mages avec Jésus et leur adoration. Je comprends que je me trouve dans la maison hospitalière où la sainte Famille a été accueillie. J'assiste à l'arrivée de Zacharie, mais Elisabeth n'est pas avec lui.

La maîtresse de maison sort en courant à la rencontre de l'hôte qui arrive, elle le conduit près d'une porte et frappe. Puis, discrètement, elle se retire.

Joseph ouvre et pousse un cri de joie à la vue de Zacharie. Il le fait entrer dans une chambre aussi étroite qu'un couloir.

« Marie donne le sein à l'Enfant. Attends un peu. Assieds-toi, tu dois être fatigué. »

Il fait place à son hôte sur son lit et s'assied à côté de lui.

J'entends Joseph lui demander des nouvelles de son petit Jean, et Zacharie répond :

« Il grandit avec la vigueur d'un poulain. Mais en ce moment, il souffre un peu des dents, c'est la raison pour laquelle nous avons préféré ne pas l'amener. Il fait très froid, aussi Elisabeth n'est-elle pas venue elle non plus. Elle ne pouvait le laisser sans lait. Elle en est désolée, mais cette saison est tellement rigoureuse !

– Le temps est en effet très sévère, répond Joseph.

– **L'homme que vous m'avez envoyé m'a appris que vous n'aviez pas de toit au moment de la naissance. Qui sait ce que vous avez dû souffrir...**

– **Beaucoup, en effet. Mais notre peur était plus grande que notre inconfort. Nous redoutions que cela ne nuise à l'Enfant. Les premiers jours, nous avons dû rester sur place. Nous, nous n'avons manqué de rien, car les bergers ont annoncé cette bonne nouvelle aux habitants de Bethléem et beaucoup nous ont apporté des cadeaux. Mais il manquait une maison, il manquait une chambre bien abritée, et Jésus pleurait beaucoup, surtout la nuit, à cause du vent qui entrainait de tous côtés... Je faisais bien du feu, mais peu, parce que la fumée faisait tousser le Bébé...**

**et le froid demeurait. Deux animaux n'apportent que peu de chaleur, surtout là où l'air entre de partout ! Nous manquions d'eau chaude pour le laver, de linge propre pour le changer. Ah, il a beaucoup souffert ! Et Marie souffrait de le voir souffrir. Je souffrais moi aussi... Alors tu peux imaginer, elle qui est sa Mère ! Elle lui donnait son lait et ses larmes, son lait et son amour... Maintenant, ici, ça va mieux. J'avais préparé un berceau bien confortable et Marie l'avait garni d'un petit matelas douillet. Mais il est à Nazareth ! Ah, s'il avait été là, tout aurait été bien différent !**

**– Mais le Christ devait naître à Bethléem. Les prophètes l'avaient annoncé. »**

31.2 Marie, qui les a entendus parler, entre. Elle est entièrement vêtue de laine blanche. Elle a retiré l'habit sombre qu'elle portait pour le voyage et dans la grotte, et elle porte un vêtement tout blanc que je lui ai déjà vu à d'autres reprises. Elle n'a rien sur la tête et tient dans ses bras Jésus, qui dort, rassasié de lait, dans ses langes blancs.

Zacharie se lève respectueusement et s'incline avec vénération, puis il s'approche et regarde Jésus avec les marques du plus grand respect. S'il se tient penché, c'est moins pour mieux le voir que pour lui rendre hommage. Marie le lui présente, et Zacharie le prend avec une telle adoration qu'il semble soulever un ostensor. Et c'est effectivement l'Hostie qu'il prend dans ses bras, l'Hostie déjà offerte et dont le sacrifice sera consommé lorsqu'elle se sera donnée aux hommes en nourriture d'amour et de rédemption. Puis Zacharie rend Jésus à Marie.

31.3 Tous s'asseyent et Zacharie répète à Marie la raison pour laquelle Elisabeth n'est pas venue, et la peine qu'elle en éprouve.

« Les mois derniers, elle avait préparé du linge pour ton Fils béni. Je te l'ai apporté. Il est sur le chariot, en bas. »

Il se lève et sort, pour revenir avec un gros paquet accompagné d'un autre plus petit. Du premier – dont Joseph le débarrasse immédiatement comme du second - il tire aussitôt ses cadeaux : une couverture de laine bien moelleuse, tissée à la main, du linge et de petits vêtements. Du second, il sort du miel, de la farine très blanche, du beurre et des pommes pour Marie, ainsi que des galettes pétries et cuites par Elisabeth, et bien d'autres choses encore qui montrent l'affection maternelle de la reconnaissante cousine de Marie pour la jeune mère.

« Tu diras à Elisabeth que je lui en suis très reconnaissante, tout comme je te le suis. J'aurais beaucoup aimé la voir, mais je comprends ses raisons. **J'aurais aussi voulu revoir le petit Jean...**

– **Vous le verrez au printemps : nous viendrons chez vous.**

– **Nazareth est trop loin, dit Joseph.**

**31.4 – Nazareth ? Mais vous devez rester ici ! Le Messie doit grandir à Bethléem. C'est la cité de David. Le Très-Haut l'a conduit, par le biais de la volonté de César, à naître sur la terre de David, la terre sainte de Judée. Pourquoi l'emmener à Nazareth ? Vous savez comment les juifs jugent les Nazaréens. Demain, cet Enfant devra être le Sauveur de son peuple. Il ne faut pas que la capitale méprise son Roi sous prétexte qu'il vient d'une terre qu'ils dénigrent. Vous savez aussi bien que moi combien le Sanhédrin est susceptible et comme les trois castes principales sont méprisantes... D'ailleurs, en restant ici, non loin de moi, je pourrai vous aider quelque peu et mettre tout ce que j'ai au service du Nouveau-Né, moins en biens matériels qu'en dons moraux. Et lorsqu'il sera en âge de comprendre, je serai très heureux de lui servir de maître comme à mon enfant, pour que, une fois devenu grand, il me bénisse. Nous devons garder à l'esprit la grandeur de son destin et donc penser qu'il doit pouvoir se présenter au monde avec toutes les cartes en main pour gagner facilement sa partie. Certes, il possèdera la Sagesse. Mais le simple fait qu'un prêtre lui aura servi de maître le fera accepter plus aisément par les pharisiens difficiles à convaincre et par les scribes. Cela lui facilitera sa mission. »**

31.5 Marie regarde Joseph et Joseph regarde Marie. Un échange de questions muettes s'engage par-dessus la tête innocente de l'Enfant, qui dort, tout rose et ignorant. Et ce sont des questions empreintes de tristesse. Marie pense à sa petite maison, Joseph à son travail. Ici, tout est à recommencer, à un endroit où, il y a quelques jours à peine, ils étaient des inconnus. Il n'y a ici aucun de ces objets chers laissés là-bas et préparés avec tant d'amour pour l'Enfant.

C'est bien ce que dit Marie :

« Mais comment faire ? Nous avons tout laissé là-bas. Joseph a tellement travaillé pour mon Jésus, sans s'épargner ni effort ni argent ! Il le faisait de nuit pour pouvoir travailler pendant la journée pour les autres et gagner ainsi de quoi acheter les plus beaux bois, la laine la plus moelleuse, le lin le plus blanc

pour tout préparer pour Jésus. Il avait construit des ruches et entrepris des travaux de maçonnerie pour organiser autrement la maison, afin que le berceau puisse être mis dans ma chambre et y rester jusqu'à ce que Jésus ait grandi, et pour pouvoir y créer de la place pour un lit, puisque Jésus couchera dans ma chambre tant qu'il sera un jeune garçon.

– Joseph peut aller chercher ce que vous avez laissé là-bas.

– Mais où le mettre ? Tu le sais, Zacharie, nous sommes pauvres. Nous n'avons que notre travail et notre maison. L'un et l'autre nous permettent d'aller de l'avant sans avoir faim. Mais ici... nous trouverons peut-être du travail. Mais il nous faudra toujours nous occuper de trouver une maison. Cette brave femme ne peut nous héberger continuellement. Et moi, je ne peux imposer à Joseph davantage de sacrifices qu'il n'en fait déjà pour moi !

– Oh, moi ! Ce n'est rien pour moi... Je pense plutôt à la douleur de Marie de ne pas vivre chez elle... »

Marie a deux grosses larmes aux yeux.

« Je pense que cette maison doit lui être aussi chère que le Paradis en raison du miracle qui s'y est accompli... Même si je parle peu, je comprends beaucoup. Si ce n'était pas pour cela, je me sacrifierais volontiers. Je travaillerais deux fois plus, voilà tout. Je suis assez fort et jeune pour travailler le double de ce que je faisais et pourvoir à tout. Et si Marie n'en souffre pas trop... si tu dis qu'il est bien d'agir ainsi... pour ma part, me voici. Je fais ce qui vous semble le plus juste. Il me suffit que cela soit utile pour Jésus.

– Cela lui sera sûrement utile. Pensez-y et vous en verrez les raisons.

– On dit également que le Messie sera appelé Nazaréen..., objecte Marie.

– C'est juste. Du moins, faites en sorte qu'il grandisse en Judée jusqu'à ce qu'il devienne adulte. Le prophète dit : “ Et toi, Bethléem Ephrata, tu seras la plus grande parce que de toi sortira le Sauveur. ” Il ne parle pas de Nazareth. Ce nom lui sera peut-être donné pour une raison que nous ignorons. Mais sa terre, c'est celle-ci.

– C'est toi qui le dis, prêtre, et nous... nous... avec quelle douleur nous t'écoutons... et nous te donnons raison. Mais quelle souffrance ! Quand reverrai-je cette maison où je suis devenue mère ? »

Marie pleure doucement. Comme je comprends son chagrin, ah, comme je le comprends !

La vision s'arrête sur ces larmes de Marie.

<p><b>EMV 31 – La sainteté de Joseph, qui est le protecteur des familles chrétiennes. Considérations sur le prêtre</b></p>
--

31.6 Marie me dit ensuite :

« Tu le comprends. Je le sais. Mais tu me verras pleurer encore plus fort.

Pour l'instant, j'élève ton âme en te montrant la sainteté de Joseph, qui était homme, c'est-à-dire qu'il n'avait pour son âme d'autre aide que sa sainteté. Moi, j'avais tous les dons de Dieu par ma condition d'Immaculée. J'ignorais que je l'étais, mais dans mon âme ces dons étaient actifs et me procuraient des forces spirituelles. Mais lui n'était pas immaculé. L'humanité pesait en lui de tout son poids, et c'est avec ce fardeau qu'il devait s'élever vers la perfection, au prix d'un effort continu de toutes ses facultés pour avoir la volonté d'atteindre la perfection et de plaire à Dieu.

Ah, mon saint époux ! Saint en tout, même dans les choses les plus humbles de l'existence. Saint par sa chasteté d'ange. Saint par son honnêteté d'homme. Saint par sa patience, par son ardeur au travail, par sa sérénité toujours égale, par sa modestie, par tout.

Sa sainteté éclate aussi dans cet événement. Un prêtre lui dit : " Il est bon que tu t'établisses ici " et lui, qui sait pourtant quel sera son surcroît de travail, répond : " Ce n'est rien pour moi... Je pense plutôt à la douleur de Marie. Si ce n'était pas pour cela, je me sacrifierais volontiers. Il me suffit que cela soit utile pour Jésus. " Jésus, Marie : ce sont ses amours angéliques. Mon saint époux n'a rien aimé d'autre sur terre, et il s'est fait le serviteur de cet amour.

On a fait de lui le protecteur des familles chrétiennes, des travailleurs et de bien d'autres catégories. Mais ce n'est pas seulement des agonisants, des époux, des ouvriers qu'il faudrait le faire protecteur, mais bien aussi des consacrés. Quel consacré de ce monde au service de Dieu, quel qu'il soit, s'est-il consacré comme lui au service de son Dieu, acceptant tout, renonçant à tout, supportant tout, accomplissant tout avec promptitude, gaieté, égalité d'humeur, comme il l'a fait ? Aucun.

31.7 Je veux encore te faire remarquer une chose, ou même deux.

**Zacharie est un prêtre. Joseph ne l'est pas, mais vois comme celui qui ne l'est pas a le cœur tourné vers le Ciel plus que le prêtre. Zacharie pense humainement, et c'est humainement qu'il interprète les Ecritures : il se laisse trop guider par le bon sens humain ; ce n'est d'ailleurs pas la première fois qu'il le fait. Il en a déjà été puni, mais il retombe dans ce travers, bien que moins gravement. Au sujet de la naissance de Jean, il avait dit : “ Comment cela pourrait-il se produire puisque je suis vieux et que ma femme est stérile ? ” Il affirme maintenant : “ Pour aplanir son chemin, le Christ doit grandir ici ” et, avec cette racine d'orgueil qui persiste chez les meilleurs, il pense pouvoir être utile, lui, à Jésus. Non pas utile comme Joseph veut l'être en le servant, mais utile en lui servant de maître... Dieu le lui a pardonné parce que son intention était bonne. Mais le “ Maître ” avait-il donc besoin d'avoir des maîtres ?**

J'ai essayé de lui faire voir la lumière dans les prophéties. Mais il se sentait plus savant que moi et accommodait à sa façon son interprétation. J'aurais pu insister et l'emporter. Mais - et c'est là la seconde observation que je te fais faire - je fais preuve de respect envers le prêtre en raison de sa dignité, et non en raison de ses connaissances.

31.8 Généralement, un prêtre est éclairé par Dieu. J'ai bien dit : “ généralement ”. Il l'est quand c'est un vrai prêtre. Ce n'est pas l'habit qui lui donne son caractère sacré, c'est son âme. Pour juger si un homme est un vrai prêtre, il faut juger de ce qui sort de son âme. Comme l'a dit mon Jésus, c'est de l'âme que sortent les choses qui sanctifient ou qui corrompent, celles qui révèlent tout de la manière d'agir d'un individu. Or, quand il s'agit d'un vrai prêtre, il est généralement inspiré par Dieu. A l'égard de ceux qui ne le sont pas, il faut faire preuve de charité surnaturelle et prier pour eux.

Mais mon Fils t'a déjà mise au service de cette rédemption, et je n'ajoute rien. Sois heureuse de souffrir pour qu'augmente le nombre des vrais prêtres. Et toi, repose-toi sur la parole de celui qui te guide. Crois et obéis à ses conseils. **31.9 Obéir sauve toujours. Même si le conseil qu'on reçoit n'est pas absolument parfait.**

**Tu le vois : nous avons obéi, et ce fut une bonne chose. Il est vrai qu'Hérode s'est contenté de faire exterminer les enfants de Bethléem et des environs. Mais Satan n'aurait-il pas pu le pousser à étendre cette marée de haine bien plus loin, et inciter tous les puissants de Palestine à commettre pareil crime pour supprimer le futur Roi des Juifs ? Il l'aurait**

**pu. Et cela serait arrivé dans les premiers temps du Christ, quand l'accumulation des prodiges avait attiré l'attention des foules et le regard des grands. Si cela s'était produit, comment aurions-nous pu traverser toute la Palestine pour aller de la lointaine Nazareth en Egypte, cette terre hospitalière pour les Hébreux persécutés, qui plus est avec un petit enfant et pendant le déchaînement d'une persécution ? Il était plus facile de s'enfuir de Bethléem, même si ce fut tout aussi douloureux.**

**L'obéissance sauve toujours. Rappelle-le-toi.**

31.10 Et le respect du prêtre est toujours un signe de bonne formation chrétienne. Malheur – c'est Jésus qui l'a dit –, malheur aux prêtres qui perdent leur flamme apostolique ! Mais malheur aussi à ceux qui se croient permis de les mépriser ! Car ce sont eux qui consacrent et distribuent le vrai Pain descendu du Ciel. Ce contact les rend aussi saints qu'un calice sacré, même si leur personne ne l'est pas. Ils en répondront devant Dieu. En ce qui vous concerne, considérez-les comme tels et ne vous souciez pas du reste. Ne soyez pas plus intransigeants que votre Seigneur Jésus qui, sur leur ordre, quitte le Ciel et descend pour être élevé par leurs mains. Imité-le. S'ils sont aveugles ou sourds, si leur âme est paralysée et leur intelligence malade, s'ils ont la lèpre de fautes trop contraires à leur mission, s'ils sont des Lazare au tombeau, suppliez Jésus pour qu'il leur rende la santé et la vie.

Appelez-le par votre prière et votre souffrance, ô âmes victimes. Sauver une âme, c'est prédestiner la sienne au Ciel. Mais sauver une âme sacerdotale, c'est sauver un grand nombre d'âmes, puisque chaque saint prêtre est un filet qui amène des âmes à Dieu. Et sauver un prêtre, autrement dit le sanctifier, le sanctifier à nouveau, c'est recréer ce filet mystique. Chacune de ses conquêtes est une lumière qui s'ajoute à votre couronne éternelle.

Va en paix. »

## EMV 33 – Berceuse de la Vierge à Bethléem

33.1 Ce matin, j'ai eu un réveil bien doux : j'étais encore dans les brumes du sommeil quand j'ai entendu une voix très pure fredonner doucement une lente berceuse. On aurait dit une berceuse de Noël, tant elle était légère et archaïque. Je suivais cette mélodie et cette voix, qui me charmaient de plus en plus et me rendaient ma lucidité sous leur douce musique. Lorsque j'eus retrouvé pleinement mes esprits, j'ai compris. J'ai dit alors : « Je te salue, Marie, pleine de grâce ! », parce que c'était elle qui chantait. Et après m'avoir répondu : « Moi aussi, je te salue, Maria. Viens, et sois heureuse ! », elle s'est mise à chanter plus fort.

Et je l'ai vue, dans la maison de Bethléem, dans la pièce qu'elle occupait, en train de bercer Jésus pour l'endormir. Il y avait là le métier à tisser de Marie et des travaux de couture. On avait l'impression que Marie avait fait une pause dans son travail pour donner le sein à l'enfant, changer ses langes, ou plutôt ses draps, car c'était déjà un enfant de quelques mois, de six à huit mois tout au plus, à mon avis. Elle comptait pouvoir reprendre son travail une fois l'enfant endormi.

On approchait du soir. Le crépuscule touchait à sa fin et avait saupoudré le ciel serein de flocons d'or. Des troupeaux rentraient au bercail tout en broutant les dernières herbes d'un pré en fleurs, les brebis bêlaient en levant le museau.

L'Enfant tardait à s'endormir. Il semblait un peu agité comme s'il avait mal aux dents ou quelque autre bobo de l'enfance.

33.2 Dans l'obscurité de cette heure plus que matinale, j'ai écrit ce chant comme je l'ai pu sur un morceau de papier, et je le recopie maintenant :

« Petits nuages dorés, vous ressemblez aux troupeaux du Seigneur.

Sur le pré tout en fleurs, un autre troupeau est là qui regarde.

Mais même si je possédais tous les troupeaux de la terre,

Le petit agneau qui me serait le plus cher, ce serait toujours toi...

Dors, dors, dors, dors...

Ne pleure plus...

Mille étoiles brillantes regardent du haut du ciel.

Ne fais plus pleurer tes doux yeux.

Tes yeux de saphir sont les étoiles de mon cœur.

Tes larmes en sont la souffrance, oh ! ne pleure plus...

Dors, dors, dors, dors...

Ne pleure plus...

Tous les anges resplendissants qui sont au paradis

Te font une couronne, à toi l'Innocent, pour se réjouir de ton visage.

Mais tu pleures. Tu veux ta maman, ta maman, maman, ma...

A ton côté pour te bercer. Dodo, dodo, dodo, do...

Dors, dors, dors, dors...

Ne pleure plus...

Puis le ciel rosira... c'est l'aurore qui reviendra

Et ta maman n'ira pas encore se reposer, pour ne pas te faire pleurer.

A ton réveil tu diras : " Maman ! ", je te répondrai : " Mon Fils ! ",

Et avec mon baiser, c'est à la fois l'amour, la vie et le lait que je te donnerai.

Dors, dors, dors, dors...

Ne pleure plus...

Tu ne peux rester sans ta maman, même si tu rêves du Ciel.

Viens, viens ! Sous mon voile je te ferai dormir,

Avec ma poitrine pour oreiller et mes bras pour berceau.

Ne crains rien ! Je suis ici avec toi

Dors, dors, dors, dors...

Ne pleure plus...

Je resterai toujours avec toi. Tu es la vie de mon cœur...

Il dort... On dirait une fleur, posée sur le sein...

Il dort... Faites doucement ! Peut-être voit-il le Père saint...

Cette vision essuie les larmes... de mon doux Jésus...

Il dort, dort, dort, dort...

Il ne pleure plus... »

33.3 Dire la grâce de cette scène est impossible. Ce n'est qu'une mère qui berce un enfant. Mais c'est cette Mère-ci et cet Enfant-ci ! On imaginera donc quelle grâce, quel amour, quelle pureté, quel Ciel transparaissent dans cette scène à la fois petite et grande, dont le seul souvenir me réjouit et dont il me reste, pour en confirmer la vérité, la mélodie que je me répète pour pouvoir vous la faire entendre. Mais je n'ai pas la voix d'argent très pur de Marie, la voix virginale de la Vierge ! J'aurais l'air d'un accordéon essoufflé ! Peu importe, je ferai comme je pourrai. Ce serait une bien belle pastorale à chanter autour de la crèche de Noël !

Au début, la Mère balançait lentement le berceau en bois. Voyant que Jésus ne se calmait pas, elle l'a ensuite pris dans ses bras ; assise près de la fenêtre ouverte, à côté du berceau, elle le berçait doucement au rythme du chant en répétant deux fois sa berceuse, jusqu'à ce que le petit Jésus ferme les yeux, appuie sa tête sur le sein de sa Mère et s'endorme ainsi, son petit visage enfoui dans la chaleur de sa poitrine, une main appuyée sur son sein près de sa joue toute rose, l'autre abandonnée sur sa poitrine. Le voile de Marie couvrait son Enfant saint.

Puis Marie s'est levée avec d'infinies précautions et a déposé son Jésus dans son berceau, l'a recouvert de ses petits draps, a étendu un voile pour le protéger des mouches et de l'air, et est restée à contempler son Trésor endormi. Elle avait une main sur le cœur, et l'autre était posée sur le berceau,

prête à le bercer s'il avait fait mine de se réveiller, et elle souriait, tout heureuse, un peu penchée, tandis que les ombres et le silence descendaient sur la terre et envahissaient sa chambre virginale.

Quelle paix ! Quelle beauté ! J'en suis ravie !

33.4 Ce n'est pas une vision grandiose et peut-être la jugera-t-on inutile par rapport à l'ensemble des autres, parce qu'elle n'apporte aucune révélation particulière. Je le sais. Mais pour moi, c'est une vraie grâce et c'est ainsi que je la considère : elle m'apaise l'âme, me la rend pure, pleine d'amour, comme recréée par les mains de la Mère. Je pense que, sous cet angle, elle vous plaira à vous aussi. Nous sommes des " enfants ", nous, et cela vaut mieux ! Nous plaisons à Jésus. Les autres, les savants et les compliqués, qu'ils pensent ce qu'ils veulent et nous traitent de " puérils ", nous n'avons pas à nous en occuper. N'est-ce pas ?

## EMV 34 – Adoration des Rois Mages

### 34.1 Mon conseiller intérieur me dit :

« Ces contemplations que tu vas recevoir et que je vais te présenter, appelle-les “ les Evangiles de la foi ” car, pour toi comme pour les autres, ils viendront mettre en lumière la puissance de la foi et de ses fruits, et vous confirmer dans votre foi en Dieu. »

34.2 Je vois la petite ville de Bethléem, toute blanche et rassemblée comme une couvée de poussins sous la lumière des étoiles. Deux rues principales s’y coupent à angle droit, l’une venant de l’extérieur du bourg – c’est la grand-route qui continue plus loin –, l’autre qui le traverse d’un bout à l’autre, mais pas au-delà. D’autres ruelles sillonnent cette bourgade, sans la moindre trace d’un plan d’urbanisme tel que nous le concevons ; elles s’adaptent plutôt aux différences de niveaux du sol et aux maisons édifiées çà et là, au gré des accidents du sol et des caprices des constructeurs. Tournées parfois vers la droite, parfois vers la gauche, ou encore de biais par rapport à la rue qui les borde, ces maisons l’obligent à ressembler à un ruban sinueux au lieu d’être rectiligne entre un point et un autre. De temps en temps, on rencontre une petite place, soit pour un marché, soit pour une fontaine, ou encore – parce que les bâtiments sont construits au petit bonheur –, un espace libre sur lequel on ne peut rien construire.

A l’endroit où, à ce qu’il me semble, je dois m’arrêter plus particulièrement, se trouve précisément l’une de ces places irrégulières. Elle devrait être carrée ou du moins rectangulaire. Elle se présente au contraire sous la forme d’un trapèze si bizarre qu’on dirait un triangle coupé au sommet. Du côté le plus long – la base du triangle – se dresse un bâtiment large et bas. C’est le plus important du village. Du dehors, c’est une muraille lisse et nue sur laquelle s’ouvrent deux portes cochères actuellement bien fermées. A l’intérieur en revanche, de nombreuses fenêtres au premier étage donnent sur la cour carrée, tandis que, au-dessous, des portiques entourent des cours jonchées de paille et de détritrus, avec des vasques pour abreuver les chevaux et les autres animaux. Les colonnes rustiques des portiques portent des anneaux pour attacher les bêtes et, sur un côté, se trouve un vaste hangar pour abriter troupeaux et montures. Je comprends qu’il s’agit de l’auberge de Bethléem.

Sur deux autres côtés de même longueur se trouvent des maisons et des maisonnettes, les unes précédées d’un petit jardin et d’autres pas, car certaines ont la façade tournée vers la place, et d’autres, vers l’arrière. Sur le

côté plus étroit, face au caravansérail, se dresse une unique maisonnette avec, au milieu de la façade, un escalier extérieur qui donne accès aux chambres de l'étage habité. Comme c'est la nuit, elles sont toutes fermées et, vu l'heure, les rues sont désertes.

**34.3** Je vois s'intensifier la clarté de la nuit qui descend d'un ciel semé d'étoiles, toujours si belles dans le ciel d'Orient, si vives et grandes qu'elles en paraissent toutes proches ; on a l'impression qu'on pourrait aisément les atteindre, les toucher du doigt, ces fleurs qui brillent sur le velours du firmament... Je lève les yeux pour comprendre quelle est la source de cette intensité de lumière. Une étoile d'une taille insolite qui la fait ressembler à une petite lune s'avance dans le ciel de Bethléem. Par là-même, les autres paraissent s'éclipser et lui céder le passage comme des servantes sur le parcours d'une reine, tant son éclat les surpasse et les fait disparaître. Son globe ressemble à un énorme saphir, éclairé de l'intérieur par un soleil ; il en sort une traînée lumineuse où prédomine un bleu céleste, mais où se fondent les blonds des topazes, les verts des émeraudes, l'éclat irisé des opales, les clartés sanguines des rubis et le doux scintillement des améthystes. On retrouve toutes les pierres précieuses de la terre dans cette traînée qui balaye le ciel d'un mouvement rapide et ondulant comme si elle était vivante. Mais la couleur prédominante qui semble pleuvoir du globe de l'étoile, c'est la teinte paradisiaque de saphir clair qui vient colorer d'un bleu argenté les maisons, les rues et le sol de Bethléem, ce berceau du Sauveur. Elle n'a plus rien de la pauvre bourgade qui, pour nous, est plus petite qu'un village rural. C'est une cité fantastique de conte de fées où tout est d'argent. Même l'eau des fontaines et des vasques ressemble à du diamant liquide.

C'est en rayonnant avec encore plus d'éclat que l'étoile s'arrête sur la petite maison qui se trouve du côté le plus étroit de la place. Ni ses occupants ni les villageois ne la voient, parce qu'ils dorment dans leurs maisons bien closes. Cependant, les palpitations lumineuses de l'astre s'accélèrent, son sillage ondule et tourbillonne plus fort en traçant presque des demi-cercles dans le ciel, qui s'illumine tout entier sous l'effet de cette poussière d'étoiles qu'elle entraîne, ce filet de pierres précieuses qui resplendissent de mille couleurs sur les autres étoiles, comme pour leur communiquer un message de joie.

La maison tout entière est baignée de ce feu liquide de joyaux. Le toit de la petite terrasse, l'escalier de pierre grise, la petite porte, tout ne forme qu'un bloc d'argent pur saupoudré d'une poussière de diamants et de perles. Aucun palais royal sur terre n'a jamais eu et n'aura jamais d'escalier pareil à celui-ci, fait pour recevoir le passage des anges et pour servir à la Mère, qui est Mère de Dieu. Ses petits pieds de Vierge immaculée peuvent se poser sur cette

éclatante blancheur, ses petits pieds destinés à se poser sur les marches du trône de Dieu. Mais la Vierge ignore tout. Elle veille à côté du berceau de son Fils et prie. Son âme recèle des splendeurs qui surpassent celles dont l'étoile embellit toutes choses.

34.4 Un cortège s'avance dans la rue principale : chevaux harnachés et d'autres guidés à la main, dromadaires et chameaux, les uns montés, les autres chargés de bagages. Le bruit des sabots ressemble à de l'eau qui clapote en heurtant les pierres d'un torrent. Parvenus sur la place, tous s'arrêtent. Sous le rayonnement de l'étoile, ce cortège est d'une splendeur fantastique : les ornements des riches montures, les vêtements des cavaliers, les visages, les bagages, tout resplendit en ravivant et en unissant au scintillement de l'étoile l'éclat du métal, du cuir, de la soie, des fourrures et des bijoux. Les yeux rayonnent, les bouches rient, car une autre splendeur s'est allumée dans les cœurs, celle d'une joie surnaturelle.

Pendant que les serviteurs se dirigent vers le caravansérail avec les animaux, trois personnages de la caravane descendent de leur monture respective, qu'un serviteur emmène aussitôt, et marchent vers la maison. Ils se prosternent, face contre terre, et baisent le sol. Ce sont trois personnages puissants, leurs riches vêtements le prouvent. A peine descendu de son chameau, l'un d'eux, à la peau très foncée, se drape dans un superbe vêtement de soie blanche. Son front est ceint d'un cercle d'or et de sa ceinture pend un poignard ou une épée dont la garde s'orne de pierres précieuses. Les deux autres sont descendus de leurs magnifiques chevaux. L'un d'eux est revêtu d'une tunique rayée, très belle, où domine le jaune. Cet habit est comme un long domino garni d'une capuche et d'un cordon qui semblent faits tout d'une pièce en filigrane d'or tant ils sont ornés de brocart. Quant au troisième, il porte une chemise de soie bouffante qui sort d'un long et large pantalon serré aux pieds. Il s'est enveloppé dans un châle très fin, véritable jardin fleuri tant sont vives les fleurs qui le décorent entièrement. Sur la tête, il porte un turban retenu par une chaînette faite entièrement de chatons de diamants.

Ayant vénéré la maison où se trouve le Sauveur, ils se relèvent et vont au caravansérail, que les serviteurs, après y avoir frappé, ont fait ouvrir.

Ici s'arrête ma vision.

34.5 Elle reprend trois heures plus tard par la scène de l'adoration des mages à Jésus.

Il fait jour, désormais. Un beau soleil brille dans le ciel de l'après-midi. Un serviteur des mages traverse la place et gravit l'escalier de la petite maison. Il entre, ressort, et retourne à l'auberge.

Les trois sages sortent, suivis chacun de son serviteur. Ils traversent la place. Les rares passants se retournent pour regarder ces personnages majestueux qui marchent lentement, avec solennité. Un bon quart d'heure est passé entre l'entrée du serviteur et celle des mages, ce qui a permis aux habitants de la petite maison de se préparer à recevoir leurs hôtes.

Ces derniers sont habillés encore plus richement que la veille au soir. Les soieries resplendent, les pierres précieuses étincellent, un grand panache de plumes de grand prix couvertes d'écailles encore plus précieuses oscille sur la tête de celui qui a un turban.

L'un des serviteurs porte un coffre orné de marqueteries dont les fermetures sont en or buriné ; le deuxième une coupe très travaillée, surmontée d'un couvercle encore mieux ciselé ; le troisième, une espèce d'amphore large et basse, en or elle aussi, bouchée par une fermeture en forme de pyramide garnie d'un brillant au sommet. Ces objets doivent être lourds, car les serviteurs les portent avec effort, surtout celui qui est chargé du coffre.

Les trois visiteurs montent l'escalier et entrent. Ils pénètrent dans une pièce qui va de la rue à l'arrière de la maison. On aperçoit le petit jardin qui se trouve derrière par une fenêtre ouverte au soleil. Des portes s'ouvrent dans les deux autres murs, d'où les propriétaires observent : un homme, une femme, et trois ou quatre enfants entre deux âges.

34.6 Marie est assise, l'enfant sur son sein, et Joseph se tient debout auprès d'elle. Mais elle se lève elle aussi et s'incline quand elle voit entrer les trois mages. Elle est entièrement vêtue de blanc. Elle est si belle dans le simple vêtement immaculé qui la recouvre de la base du cou aux pieds, des épaules à ses fins poignets, si belle avec sa tête couronnée de tresses blondes, son visage rosi par l'émotion, ses yeux qui sourient avec douceur, sa bouche qui s'ouvre pour saluer : « Que Dieu soit avec vous ! », que les trois hommes en restent un instant interdits. Puis ils s'avancent, se prosternent à ses pieds et la prient de s'asseoir.

Eux non, ils ne s'asseyent pas, bien que Marie les en prie. Ils restent à genoux, appuyés sur leurs talons. Les trois serviteurs se tiennent en retrait, eux aussi à genoux, tout de suite derrière le seuil. Ils ont déposé devant eux les objets qu'ils portaient, et attendent.

Les trois sages contemplant l'Enfant, qui, à ce qu'il me semble, doit avoir de neuf mois à un an, tant il est éveillé et robuste. Il se tient assis sur le sein de sa Mère, sourit et gazouille avec une voix de petit oiseau. Comme sa Mère, il est entièrement vêtu de blanc et porte des sandalettes à ses pieds minuscules. Un petit vêtement tout simple : une tunique d'où sortent de beaux petits petons remuants, de petites mains potelées qui voudraient bien tout attraper, et surtout un très joli visage où resplendissent des yeux bleu foncé ; sa bouche fait des fossettes des deux côtés quand il rit, découvrant des dents minuscules. Les boucles de ses cheveux font penser à une poussière d'or tant elles sont brillantes et vaporeuses.

### 34.7 Le plus âgé des sages parle au nom de tous.

Il explique à Marie que, une nuit du dernier mois de décembre, ils ont vu, dans le ciel, apparaître une nouvelle étoile d'un éclat inhabituel. Jamais aucune carte du ciel n'avait mentionné cet astre et nul n'en avait jamais parlé. On ne connaissait pas son nom, parce qu'il n'en avait pas. Née du sein de Dieu, cette étoile s'était épanouie pour apprendre aux hommes une vérité bénie, un secret de Dieu. Mais les hommes ne s'en étaient guère souciés, parce que leur âme était plongée dans la boue. Ils ne levaient pas les yeux vers Dieu et ne savaient pas lire les paroles qu'il trace – qu'il en soit éternellement béni – avec des astres de feu sur la voûte des cieux.

Eux, ils l'avaient vue et s'étaient efforcés d'en comprendre le sens. C'est de bon cœur qu'ils avaient perdu le peu de sommeil qu'ils accordaient à leurs membres et en oubliaient de manger pour se plonger dans l'étude du zodiaque. Or les conjonctions des planètes, le temps, la saison, le calcul des heures passées et des combinaisons astronomiques leur avaient appris le nom et le secret de l'étoile. Son nom était " Messie ", et son secret : " Etre le Messie venu au monde. " Ils avaient donc pris la route pour l'adorer, à l'insu les uns des autres. Par monts et par vaux, à travers déserts et fleuves, voyageant de nuit, ils avaient marché en direction de la Palestine, vers où l'étoile les guidait. Pour chacun, de trois points différents de la terre, elle allait dans cette direction. Et puis ils s'étaient rencontrés, de l'autre côté de la mer Morte. **C'est là que la volonté de Dieu les avait réunis**, et ils avaient continué ensemble, en se comprenant, bien que chacun parle sa propre langue, et en comprenant et pouvant parler la langue du pays traversé, **par quelque miracle de l'Eternel**.

Ensemble, ils étaient allés à Jérusalem, puisque **le Messie devait être le roi de Jérusalem, le roi des Juifs**. Mais l'étoile s'était cachée sur le ciel de cette ville ; ils avaient senti leur cœur se briser de douleur et s'étaient examinés pour

savoir s'ils avaient démerité de Dieu. Mais, leur conscience les rassurant, ils s'étaient adressés au roi Hérode pour lui demander dans quel palais était né le roi des Juifs qu'ils étaient venus adorer. Ayant convoqué les prêtres et les scribes, le roi leur avait demandé où devait naître le Messie, et ils avaient répondu :

« A Bethléem de Judée. »

Les mages étaient donc venus à Bethléem et l'étoile était réapparue à leurs yeux, une fois quittée la cité sainte. La veille au soir, son éclat s'était accru – le ciel entier était embrasé – puis, unissant la lumière des autres étoiles à son propre rayonnement, elle s'était arrêtée au-dessus de cette maison. Ils avaient compris que c'était là que se trouvait le Nouveau-né divin. Et maintenant ils l'adoraient et lui offraient leurs pauvres cadeaux et, par-dessus tout, leur cœur qui ne cesserait jamais de bénir Dieu de la grâce qu'il leur avait accordée et d'aimer son Nouveau-né, dont ils voyaient la sainte humanité. Ils allaient ensuite en rendre compte au roi Hérode, car lui aussi désirait l'adorer.

34.8 « Voici à la fois l'or qu'il convient à un roi de posséder, l'encens comme il convient à Dieu, et voilà, Mère, voilà la myrrhe, puisque ton Nouveau-né n'est pas seulement Dieu mais homme, et connaîtra donc l'amertume de la chair et de la vie humaine ainsi que la loi inévitable de la mort. Notre amour aurait préféré ne pas te dire ces mots et penser que sa chair est éternelle à l'instar de son Esprit. Mais, Femme, si nos cartes ne se trompent pas, et plus encore nos âmes, ton Fils est le Sauveur, le Christ de Dieu qui devra, pour sauver la terre, prendre sur lui le mal du monde dont l'un des châtiments est la mort. Cette résine est destinée à cette heure-là, pour que ses chairs – qui sont saintes – ne connaissent pas la pourriture de la corruption et gardent leur intégrité jusqu'à leur résurrection. Que par nos cadeaux il se souvienne de nous et sauve ses serviteurs en leur donnant son Royaume.

Pour l'instant, et pour être sanctifiés par lui, que sa Mère offre son Enfant à notre amour. Qu'en baisant ses pieds la bénédiction céleste descende sur nous ».

Marie, qui a dominé l'effroi provoqué par les paroles du savant et a dissimulé par un sourire la tristesse de l'évocation funèbre, leur offre l'enfant. Elle le pose dans les bras du plus âgé, qui l'embrasse et reçoit des caresses, puis il le passe aux deux autres.

Jésus sourit et joue avec les chaînettes et les franges des trois hommes, et il regarde avec curiosité l'écrin ouvert, rempli d'une matière jaune et luisante. Il

rit quand il voit que le soleil forme un arc-en-ciel en tombant sur le couvercle de la myrrhe.

34.9 Puis les trois personnages rendent l'Enfant à Marie et se lèvent. Marie en fait de même. Le plus jeune donne un ordre à son serviteur, qui sort, et les uns et les autres s'inclinent. Les mages parlent encore un peu, comme s'ils ne pouvaient se résoudre à quitter cette maison. Des larmes d'émotion brillent dans les yeux. Finalement, ils se dirigent vers la sortie, accompagnés par Marie et Joseph.

L'Enfant a voulu descendre et donner la main au plus âgé des trois, et il marche comme cela, une main dans la main de Marie, l'autre dans celle du sage, qui se penche pour le retenir. Jésus a le pas encore incertain d'un enfant et il rit en frappant du pied le rayon de lumière que le soleil dessine par terre.

Parvenus sur le seuil – il ne faut pas oublier que cette pièce prenait toute la longueur de la maison – les trois visiteurs prennent congé en s'agenouillant encore une fois pour baiser les pieds de Jésus. Marie, penchée sur son Fils, prend sa petite main et, en la guidant, lui fait faire un geste de bénédiction sur la tête de chacun des mages. C'est déjà un signe de croix que tracent les petits doigts de Jésus guidés par Marie.

Après cela, les trois mages descendent l'escalier. La caravane est déjà prête, elle les attend. Le harnachement des chevaux brille sous le soleil couchant. Les gens se sont rassemblés sur la petite place pour observer ce spectacle insolite.

Jésus bat des mains en riant. Sa Mère l'a soulevé et appuyé contre un large parapet qui borde le palier. Elle le maintient par un bras sur sa poitrine pour l'empêcher de tomber. Joseph est descendu avec les trois personnages et tient l'étrier à chacun pendant qu'ils montent à cheval ou à chameau.

Désormais, maîtres et serviteurs sont tous en selle. L'ordre de marche est donné. Les trois hommes se penchent jusque sur le cou de leur monture en un dernier salut. Joseph s'incline, Marie en fait de même et guide de nouveau la main de Jésus en un geste d'adieu et de bénédiction.

<p style="text-align: center;"><b>EMV 34 – Leçon de Jésus sur les Rois Mages.</b> <b>C'est "l'Évangile de la foi"</b></p>
---

34.10 Jésus dit :

« Et maintenant ? Que vous dire, ô âmes qui sentez mourir votre foi ? Rien ne pouvait apporter à ces sages d'Orient la certitude de la vérité. Rien de surnaturel. Ils n'avaient que leurs calculs d'astronomie et leur réflexion qu'une vie intègre rendait parfaite. Et pourtant ils ont eu foi, foi en tout : dans la science, dans leur conscience, dans la bonté de Dieu.

Par la science, ils ont cru au signe de la nouvelle étoile qui ne pouvait être que " celle " que l'humanité attendait depuis des siècles : le Messie. Par ailleurs, ils ont eu foi en la voix de leur conscience qui recevait des " voix " célestes et leur disait : " C'est l'étoile qui indique l'avènement du Messie. " Grâce à leur bonté, ils ont cru avec foi que Dieu ne les tromperait pas et que, puisque leur intention était droite, il allait les aider de mille façons à atteindre leur but.

Et ils y sont parvenus. Parmi tant de personnes qui étudient les signes, eux seuls ont compris ce signe-là, car eux seuls avaient au fond du cœur le désir de connaître les paroles de Dieu avec une intention droite, dont le but principal était de rendre aussitôt à Dieu honneur et louange.

34.11 Ils ne recherchaient pas quelque intérêt personnel. Au contraire, ils vont au devant de fatigues et de dépenses, sans demander la moindre compensation humaine. Ils demandent seulement à Dieu de se souvenir d'eux et de les sauver pour l'éternité.

De même qu'ils ne pensaient à aucune compensation humaine future, ils n'ont aucune préoccupation humaine lorsqu'ils entreprennent ce voyage. Vous, vous auriez coupé les cheveux en quatre de mille manières : " Comment vais-je pouvoir faire un tel voyage dans des pays et parmi des peuples d'une autre langue ? Va-t-on me croire ou m'emprisonner comme espion ? Quelle aide m'apportera-t-on pour traverser déserts, montagnes et fleuves ? Et la chaleur ? Les vents des hauts plateaux ? Les fièvres qui règnent dans les régions marécageuses ? Les fleuves gonflés par les pluies ? Les différences de nourriture, de langues ? " Et ainsi de suite. C'est comme cela que, vous, vous raisonnez. Mais pas eux. Eux, ils disent avec une sincère, une sainte audace : " Toi, mon Dieu, tu lis dans les cœurs et tu vois quel est notre but. Nous nous

remettons entre tes mains. Accorde-nous la joie surnaturelle d'adorer ta deuxième Personne faite chair pour le salut du monde. ”

Cela suffit. Ils se mettent en route à partir des Indes lointaines, des chaînes de montagnes de Mongolie sur lesquelles planent seulement les aigles et les vautours, où Dieu parle par le tumulte des vents et des torrents, où il écrit de mystérieuses paroles sur les pages illimitées des névés, des terres où le Nil naît puis coule, tel une veine bleu vert, à la rencontre du cœur de la Méditerranée couleur d'azur. Ni pics, ni forêts, ni sables, ni océans desséchés plus dangereux que les mers, rien n'arrête leur marche. L'étoile brille sur leurs nuits, elle les empêche de dormir. Quand on cherche Dieu, les habitudes animales doivent céder le pas aux impatiences et aux nécessités surnaturelles.

L'étoile les amène du nord, de l'orient et du midi et, par un miracle de Dieu, elle s'avance pour tous trois vers un même point comme, par un autre miracle, elle les réunit après un tel parcours à cet endroit. Un troisième miracle leur donne, anticipation de la sagesse de la Pentecôte, le don de se comprendre et de se faire comprendre comme au Paradis, où l'on ne parle qu'une seule et même langue, celle de Dieu.

34.12 Un seul moment d'effroi les assaille lorsque l'étoile disparaît. Dans leur humilité – parce qu'ils sont réellement grands –, ils n'imaginent pas que cela puisse être dû à la méchanceté d'autrui et que les hommes corrompus de Jérusalem ne méritent pas de voir l'étoile de Dieu. Ils pensent avoir eux-mêmes démerité de Dieu et font leur examen de conscience, tremblants, contrits et déjà prêts à demander pardon.

Mais leur conscience les rassure. Les âmes habituées à la méditation ont une conscience extrêmement sensible, affinée par une attention constante, par une introspection aiguë qui a fait de leur vie intérieure un miroir sur lequel se reflètent les moindres traces des événements quotidiens. Ils s'en sont fait une maîtresse, une voix qui les avertit et se fait entendre, je ne dis pas à la moindre erreur, mais à un simple regard vers l'erreur, vers l'humain, vers la complaisance pour leur moi. Par conséquent, quand ils se remettent en face de cette maîtresse, de ce miroir sévère et limpide, ils savent qu'elle ne mentira pas. Or, à cet instant, elle les rassure et ils reprennent courage.

“ Ah, qu'il est doux de sentir que rien en nous ne s'oppose à Dieu ! Qu'il regarde avec bienveillance l'âme de son enfant fidèle et la bénit... Ce sentiment provoque un accroissement de la foi et de la confiance, de l'espérance, de la force et de la patience. Certes, en ce moment c'est la tempête. Mais elle passera, puisque Dieu m'aime et sait que je l'aime, et jamais

son aide ne me fera défaut. ” Ainsi parlent ceux qui ont en eux la paix que donne une conscience droite qui dirige souverainement chacun de leurs actes.

34.13 J'ai dit qu'ils étaient “ humbles parce qu'ils étaient réellement grands ”. Dans votre vie, que se passe-t-il au contraire ? Un individu n'est jamais humble, du fait qu'il est grand, mais parce qu'il est vaniteux et tire sa puissance de son influence et de votre sottise idolâtrique. Il y a des malheureux qui, pour la simple raison qu'ils sont majordomes d'un puissant, huissiers d'un bureau, fonctionnaires dans une administration, bref au service de celui qui leur a procuré cette place, prennent des poses de demi-dieux. Comme ils font pitié !...

Mais eux, les trois, parce qu'ils étaient sages, étaient réellement grands. D'abord par leurs vertus surnaturelles, ensuite par leur science, enfin par leur richesse. Mais ils se considèrent comme moins que rien : poussière sur la poussière de la terre par rapport au Dieu très-haut qui crée les mondes par un sourire et les sème comme des grains de blé pour rassasier les yeux des anges par des colliers d'étoiles.

Ils se considèrent comme moins que rien par rapport au Dieu très-haut qui a créé la planète sur laquelle ils vivent et lui a donné une extraordinaire variété. En Sculpteur infini d'œuvres sans limites, il y a disposé d'un coup de pouce, ici un chapelet de douces collines, là une ossature de dômes et de sommets en guise de vertèbres de la terre, de ce corps démesuré qui a pour veines les rivières, pour bassins les lacs, pour cœur les océans, pour vêtements les forêts, pour voiles les nuages, pour ornements les glaciers de cristal, pour bijoux les turquoises et les émeraudes, les opales et les béryls de toutes les eaux qui, avec les bois et les vents, chantent un grand chœur de louanges à leur Seigneur.

Mais malgré leur sagesse, ils se sentent moins que rien face au Dieu très-haut dont cette sagesse provient et qui leur a donné un regard plus pénétrant que celui de leurs yeux pour voir les réalités : c'est le regard de l'âme qui sait reconnaître en toute chose des paroles qu'aucune main humaine n'a écrites, mais qui ont été gravées par la pensée de Dieu.

Malgré leurs richesses, ils se sentent moins que rien, un atome en comparaison de la richesse du Maître de l'univers, qui sème métaux et pierres précieuses sur les astres et les planètes, ainsi que des richesses en profusion inépuisable dans le cœur de ceux qui l'aiment.

34.14 Arrivés devant une pauvre maison dans la plus insignifiante des villes de Juda, ils ne hochent pas la tête en disant : “ C'est impossible ! ” : ils

s'inclinent, s'agenouillent, s'humilient de tout leur cœur et adorent. Dieu est là, derrière ce misérable mur, ce Dieu qu'ils ont toujours invoqué sans jamais oser – même de très loin – espérer pouvoir le voir ; mais ils l'invoquent pour le bien de l'humanité tout entière, et pour “ leur ” propre bien éternel. Ah, ils n'espéraient que cela : pouvoir le voir, le connaître, le posséder dans la vie qui ne connaît plus ni aubes ni crépuscules !

Il est là, derrière ce pauvre mur. Qui sait si son cœur d'enfant, qui est toujours le cœur de Dieu, n'entend pas le cœur de ces trois hommes qui, prosternés dans la poussière de la rue, s'écrient : “ Saint, Saint, Saint ! Béni soit le Seigneur notre Dieu. Gloire, gloire, gloire et bénédiction ” ? Ils se le demandent avec un cœur tremblant d'amour.

Pendant la nuit et le matin suivant, c'est par la plus vive des prières qu'ils préparent leur âme à communier à l'Enfant-Dieu. Ils ne vont pas vers cet autel qu'est le sein virginal portant l'Hostie divine comme vous y allez, vous, l'esprit habité de préoccupations matérielles. Ils oublient sommeil et nourriture et, s'ils portent leurs plus beaux atours, ce n'est pas par vanité humaine, mais pour faire honneur au Roi des rois. Les dignitaires entrent à la cour des souverains avec leurs plus beaux vêtements. Les mages ne devraient-ils donc pas s'avancer vers ce Roi en habits de fête ? Et quelle fête, pour eux, pourrait être plus grande que celle-ci ?

Dans leurs contrées lointaines, ils ont dû maintes et maintes fois se parer pour des hommes qui étaient leurs égaux, pour les fêter et leur faire honneur. Il est donc juste de prosterner aux pieds du Roi suprême pourpre et joyaux, soies et plumes précieuses, de déposer à ses pieds, à ses doux petits pieds, les fibres de la terre, les parfums de la terre, les métaux de la terre, les pierres précieuses de la terre – tout cela est son œuvre – pour qu'elles aussi, ces richesses de la terre, adorent leur Créateur. Et ils seraient heureux si ce petit Bébé leur ordonnait de s'allonger sur le sol pour offrir un tapis vivant à ses premiers pas d'enfant et leur marchait sur le corps, lui qui a quitté les étoiles pour eux, qui ne sont que poussière, poussière, poussière.

34.15 Ils sont humbles, généreux, obéissants aux “ voix ” du Très-Haut qui leur enjoignent d'apporter des cadeaux au Roi nouveau-né. C'est ce qu'ils font. Ils ne disent pas : “ Il est riche et n'a besoin de rien, il est Dieu et ne connaîtra pas la mort. ” Ils obéissent. Ils subviennent sans affectation à la pauvreté du Sauveur. Qu'il sera utile, cet or, pour ceux qui demain seront des fugitifs ! Quel sens revêt donc cette myrrhe pour celui qui sera bientôt mis à mort ! Quelle piété dans cet encens pour celui qui devra respirer la puanteur de la luxure des hommes qui s'exhale autour de son infinie pureté !

Ils sont humbles, généreux, obéissants et respectueux les uns des autres. Les vertus engendrent toujours d'autres vertus. Après les vertus qui s'adressent à Dieu, voici celles qui s'adressent aux autres. Le respect, qui devient charité. Il appartient au plus âgé de parler au nom de tous, de recevoir en premier le baiser du Sauveur et de le conduire par la main. Les autres pourront encore le voir, mais pas lui : il est âgé, et le jour de son retour à Dieu s'approche. Il le verra, le Christ, après sa mort cruelle, et il le suivra dans le sillage des sauvés pour retourner au Ciel. Mais il ne le verra plus sur cette terre. Alors, il lui restera pour viatique la tiédeur de la petite main qui s'est confiée à sa main ridée.

Il n'y a aucune envie chez les autres, mais un respect plus grand pour le vieux sage. Il a certainement plus de mérites qu'eux, et depuis plus longtemps. L'Enfant-Dieu le sait. Si celui qui est la Parole du Père ne sait pas encore parler, son geste est parole. Bénie soit son innocente parole qui désigne celui-là comme son préféré !

34.16 Mais, mes enfants, il y a deux autres enseignements à tirer de cette vision.

C'est d'abord l'attitude de Joseph qui sait rester à " sa " place. Il est présent en tant que gardien et protecteur de la Pureté et de la Sainteté, mais il n'en usurpe pas les droits. C'est Marie qui, avec son Jésus, reçoit les hommages et à qui les mages s'adressent. Joseph s'en réjouit pour elle et ne s'afflige pas d'être une figure secondaire. Joseph est un juste, il est le Juste. Et il est toujours juste, même à ce moment-là. Les vapeurs de la fête ne lui montent pas à la tête. Il reste humble et juste.

Il se réjouit des cadeaux. Non pas pour lui-même, mais parce qu'il pense qu'ils lui serviront à rendre plus agréable la vie de son épouse et de son doux enfant. Il n'y a aucune cupidité en Joseph. C'est un travailleur et il continuera à travailler. Mais il se réjouit qu'eux, ses deux amours, connaissent un peu d'aisance et de confort. Ni les mages ni lui ne savent que ces dons serviront à une fuite et à une vie d'exil au cours desquelles ces richesses s'évaporeront comme des nuages chassés par le vent, puis au retour dans leur patrie. Ils auront alors tout perdu, clients et meubles. Il ne leur restera que les murs de leur maison, protégée par Dieu parce que c'est là qu'il s'est uni à la Vierge et s'est fait chair.

Joseph est humble, lui, le gardien de Dieu et de la Mère de Dieu et Epouse du Très-Haut, jusqu'à présenter l'étrier à ces vassaux de Dieu. C'est un pauvre

charpentier, car la violence des hommes a dépouillé les héritiers de David de leurs possessions royales. Mais il est toujours de race royale et a les manières d'un roi. C'est aussi de lui qu'il a été dit : " Il était humble parce qu'il était réellement grand. "

#### 34.17 Dernier enseignement, doux et expressif :

C'est Marie qui prend la main de Jésus, qui ne sait pas encore bénir, et la guide pour faire ce geste saint.

C'est toujours Marie qui prend la main de Jésus et la guide. Aujourd'hui encore. Aujourd'hui, Jésus sait bénir. Mais il arrive que sa main transpercée retombe, lasse et découragée, parce qu'il sait qu'il est inutile de bénir. Vous détruisez ma bénédiction. Elle retombe encore sous l'effet de l'indignation, parce que vous me maudissez. C'est alors Marie qui contient cette indignation en déposant un baiser sur ma main. Ô le baiser de ma Mère, qui saurait y résister ? Puis, de ses doigts délicats, mais avec un amour si impérieux, elle saisit mon poignet et me force à bénir.

Je ne puis repousser ma Mère. Mais il vous faut aller à elle pour qu'elle soit votre avocate. Elle est ma Reine avant d'être la vôtre, et son amour pour vous a des indulgences que même le mien ne connaît pas. Sans paroles, mais avec les perles de ses larmes et l'évocation de ma croix dont elle me fait tracer le signe en l'air, elle plaide votre cause et m'exhorte : " Tu es le Sauveur. Sauve ! "

34.18 Voilà, mes enfants, " l'Évangile de la foi " dans l'apparition de la scène des mages. Méditez et imitez, pour votre bien. »

## EMV 35 – La fuite en Egypte

### 35.1 Je vois en esprit la scène suivante :

C'est la nuit. Joseph dort sur sa couche dans sa chambre minuscule, du sommeil tranquille de celui qui se repose de beaucoup de travail accompli honnêtement et soigneusement.

Je le vois dans l'obscurité de la chambre, à peine réveillée par un rai de lumière de la lune qui pénètre par la fente de la fenêtre tout juste entrebâillée mais pas fermée complètement, comme si Joseph avait chaud dans cette petite pièce, ou comme s'il voulait qu'un peu de clarté lui permette de se régler sur l'aube et de se lever promptement. Il dort sur le côté et sourit dans son sommeil à je ne sais quelle image qu'il voit en songe.

Mais son sourire se change en effroi. Il soupire profondément comme s'il avait un cauchemar et s'éveille en sursaut. Il s'assied sur son lit, se frotte les yeux et regarde autour de lui, puis vers la petite fenêtre d'où vient le filet de lumière. La nuit est profonde, mais il saisit le vêtement étendu au pied du lit et, toujours assis sur son lit, l'enfile sur la tunique blanche à manches courtes qu'il porte sur la peau. Il écarte les couvertures, met les pieds à terre et cherche ses sandales. Il les enfile et les lace. Puis il se lève et se dirige vers la porte en face de son lit, pas celle qui est sur le côté du lit et qui conduit à la pièce où furent accueillis les mages. Il frappe doucement, à peine un toc-toc du bout des doigts.

Il doit comprendre qu'on l'invite à entrer, car il ouvre précautionneusement la porte et la referme sans bruit. Avant de se diriger vers la porte, il a allumé une petite lampe à huile à une seule flamme qui lui permet de s'éclairer. Il entre dans une chambre un peu plus grande que la sienne et où se trouve un lit bas à côté d'un berceau. Il y a déjà une veilleuse allumée dont la petite flamme tremble dans un coin comme une petite étoile lumineuse faible et dorée qui permet de voir sans gêner le sommeil de celui qui dort.

35.2 Mais Marie ne dort pas. Elle est agenouillée près du berceau dans son vêtement clair et elle prie, veillant Jésus qui dort tranquillement. Jésus a l'âge que je lui ai vu dans la vision des mages. C'est un enfant d'un an environ, beau, rose et blond ; sa jolie petite tête aux cheveux bouclés est enfoncée dans l'oreiller et sa main est fermée sous son cou.

« Tu ne dors pas ? » demande Joseph à voix basse, étonné. « Pourquoi ? Jésus n'est pas bien ? »

– Oh, non ! Il va bien. Je prie. Mais je dormirai plus tard. Pourquoi es-tu venu, Joseph ? »

Marie parle en restant à genoux.

Joseph parle à voix très basse pour ne pas éveiller le bébé mais avec animation.

« Il faut partir tout de suite d'ici, tout de suite ! Prépare le coffre et un sac avec tout ce que tu peux y mettre. Je m'occuperai du reste. J'emporterai le plus de choses possible... A l'aube nous prendrons la fuite. Je le ferais bien encore plus tôt, mais je dois parler à la propriétaire de la maison...

– Mais pourquoi cette fuite ?

– Je te l'expliquerai plus tard, c'est pour Jésus. Un ange m'a dit : “ Prends l'Enfant et sa Mère et fuis en Egypte. ” Ne perds pas de temps. Je vais préparer tout ce que je peux ».

35.3 Il n'est guère nécessaire de dire à Marie de ne pas perdre de temps. Dès qu'elle a entendu parler d'un ange, de Jésus et de fuite, elle a compris que son Enfant était en danger et s'est levée d'un bond, le visage plus pâle que cire, en portant avec angoisse la main à son cœur. Rapide et légère, elle s'est aussitôt mise en mouvement pour ranger les vêtements dans le coffre et dans un grand sac qu'elle a étendu sur son lit encore intact. Elle a beau être angoissée, elle ne perd pas la tête et fait les choses avec empressement, mais aussi avec ordre. De temps en temps, en passant près du berceau, elle regarde le Bébé qui dort sans se douter de rien.

« As-tu besoin d'aide ? demande de temps à autre Joseph en passant la tête par la porte entrebâillée.

– Non, merci » répond toujours Marie.

Ce n'est que lorsque le sac est plein et sûrement bien lourd qu'elle appelle Joseph pour l'aider à le fermer et à le descendre du lit. Mais Joseph ne veut pas de son aide et il se débrouille tout seul pour prendre le long paquet et l'emporter dans sa petite pièce.

« Est-ce que je dois prendre les couvertures de laine ? demande Marie.

– Emporte le plus de choses possible, car nous perdrons le reste. Mais prends tout ce que tu peux. Ce sera utile parce que... parce que nous devons rester loin longtemps, Marie !... »

Joseph est très triste en disant cela. Quant à Marie, on imagine aisément ce qu'il en est... Elle plie en soupirant ses couvertures et celles de Joseph, qui les lie avec une corde.

« Nous laisserons les couvre-pieds et les nattes, dit-il en ficelant les couvertures. Même si je prends trois ânes, je ne peux trop les charger. Nous avons à parcourir une longue et pénible route, en partie à travers les montagnes et en partie dans le désert. Couvre bien Jésus. Les nuits seront froides aussi bien dans les montagnes que dans le désert. J'ai emporté les cadeaux des mages qui nous seront utiles là-bas. Je vais dépenser tout ce que j'ai pour acheter les deux ânes. Nous ne pourrons pas les renvoyer et je dois les acquérir. J'y vais sans attendre l'aube. Je sais où les trouver. Toi, finis de tout préparer. »

Et il sort.

Marie rassemble encore quelques objets puis, après avoir observé Jésus, elle sort et revient avec des petits vêtements qui paraissent encore humides; peut-être sont-ils lavés de la veille. Elle les plie, les enroule dans un linge et les met avec le reste. Il n'y a plus rien.

Se retournant, elle aperçoit dans un coin un petit jouet de Jésus, une petite brebis taillée dans le bois. Elle la prend en sanglotant et la baise. Le bois porte les traces des petites dents de Jésus et les oreilles de la brebis sont toutes mordillées. Marie caresse cet objet sans valeur, taillé dans un morceau de pauvre bois blanc, mais de si grand prix pour elle parce qu'il lui dit l'affection de Joseph pour Jésus et lui parle de son Bébé. Elle le joint aux autres objets sur le coffre fermé.

35.4 Maintenant il ne reste vraiment plus rien, excepté Jésus dans son berceau. Marie pense qu'il faudrait aussi préparer son Bébé. Elle s'approche du berceau et le remue un peu pour réveiller le petit. Mais il gémit un instant, se retourne et continue de dormir. Marie caresse doucement les boucles de ses cheveux. Jésus ouvre sa petite bouche pour bâiller. Marie se penche et lui donne un bisou sur la joue. Jésus achève de se réveiller. Il ouvre les yeux, voit sa Maman, lui sourit et tend ses mains vers son sein.

« Oui, amour de ta Maman. Oui, ton lait. Avant l'heure habituelle... Mais tu es toujours prêt à téter ta Maman, mon saint petit agneau ! »

Jésus rit et joue en agitant ses petits pieds hors des couvertures et aussi ses bras avec une de ces joies propres aux enfants, si charmantes à voir. Il appuie ses pieds contre l'estomac de sa maman, se courbe et appuie sa tête blonde sur son sein. Puis il se rejette en arrière et rit en saisissant les cordons qui ferment le vêtement de Marie et en essayant de l'ouvrir. Dans sa chemisette de lin, il paraît très beau, potelé, rose comme une fleur.

Marie se courbe et reste ainsi, en travers du berceau dont elle se fait une protection, pleurant et riant tout à la fois, pendant que le Bébé babille avec les mots qui n'en sont pas de tous les bébés et où on distingue nettement "maman". Il l'observe, étonné de la voir pleurer. Il tend la main vers les larmes claires qui sillonnent les joues de Marie et la mouille en faisant des caresses. Puis, avec autant de grâce, il s'appuie de nouveau sur le sein maternel et se serre tout contre en le caressant de sa petite main.

Marie lui embrasse les cheveux, le prend à son cou, s'assied et l'habille. Voilà : le petit vêtement de laine est enfilé et des sandales minuscules chaussent ses pieds. Elle lui donne le sein et Jésus tête avidement le bon lait de sa Maman. Quand il lui semble qu'à droite il n'en vient plus guère, il va chercher à gauche en riant, et regarde par en dessous sa Maman. Puis il s'endort, la tête sur le sein de Marie, sa petite joue rose et ronde contre le sein blanc et arrondi de sa Mère.

Marie se relève tout doucement et le dépose sur la couverture de son lit. Elle le couvre de son manteau. Elle retourne vers le berceau et plie les petites couvertures. Elle se demande si elle doit prendre aussi le matelas. Il est si petit ! Elle peut le prendre. Elle le met, avec l'oreiller, près des objets qui se trouvent déjà sur le coffre. Et devant le berceau vide, elle pleure, pauvre Maman, persécutée dans son Enfant !

35.5 Joseph revient :

« Tu es prête ? Jésus aussi ? As-tu pris ses couvertures, sa petite couch ? Nous ne pouvons emporter le berceau, mais au moins qu'il ait son petit matelas, le pauvre petit qu'on cherche à faire mourir !

– Joseph ! »

Elle pousse un cri en s'accrochant au bras de Joseph.

« Oui, Marie, à faire mourir ! Hérode veut sa mort... parce qu'il en a peur... pour son pouvoir royal d'homme, ce fauve immonde a peur de cet Innocent. J'ignore ce qu'il fera quand il comprendra qu'il s'est enfui. Mais nous serons loin alors. Je ne crois pas qu'il se vengera en le cherchant jusqu'en Galilée. Il serait déjà trop difficile de découvrir que nous sommes galiléens, qui plus est de Nazareth, et qui nous sommes exactement. A moins que Satan ne l'aide pour le remercier d'être pour lui un serviteur dévoué. Mais... si cela arrivait... Dieu nous aidera de la même façon. Ne pleure pas, Marie. Te voir pleurer m'afflige bien plus que de devoir partir en exil.

– Pardonne-moi, Joseph ! Ce n'est pas pour moi que je pleure, ni pour le peu de bien que je perds. C'est pour toi... Tu as déjà dû tellement te sacrifier ! Et maintenant tu vas te trouver sans clients, sans maison ! Combien je te coûte, Joseph !

– Combien ? Non, Marie. Tu ne me coûtes pas. Tu me consoles, toujours. Ne pense pas au lendemain. Nous avons les richesses des mages : elles nous aideront pour les premiers temps. Puis, je trouverai du travail. Un ouvrier honnête et capable se débrouille tout de suite. Tu l'as vu ici. Je n'arrivais pas à trouver du temps pour tout faire.

– Je sais, mais qui adoucira ta nostalgie ?

– Et toi, qui adoucira la nostalgie de la maison qui t'est si chère ?

– Jésus. Par le simple fait de l'avoir, lui, j'ai encore ce que je possédais là-bas.

– Et moi, en ayant Jésus, je possède la patrie que j'espérais retrouver il y a quelques mois. Je possède mon Dieu. Tu vois que je n'ai rien perdu de ce qui m'est plus cher que tout. Il nous suffit de sauver Jésus et alors tout nous reste. Même si nous ne devions plus revoir ce ciel, ces campagnes ni celles encore plus chères de Galilée, nous aurions tout parce que nous l'avons, lui. 35.6 Viens, Marie, l'aube commence à poindre. Il est temps de prendre congé de notre hôtesse et de charger nos affaires. Tout ira bien. »

Obéissante, Marie se lève. Elle s'enveloppe dans son manteau pendant que Joseph fait un dernier paquet qu'il emporte en sortant.

Elle soulève délicatement le Bébé, l'enveloppe dans un châle et le serre sur son cœur. Elle regarde les murs qui l'ont abritée des mois durant et les effleure de la main. Bienheureuse maison qui a mérité d'être aimée et bénie par Marie !

Elle sort. Elle traverse la petite chambre qui était celle de Joseph et entre dans la grande pièce. La maîtresse de maison, tout en larmes, l'embrasse et la salue. Soulevant un coin du châle, elle donne un baiser sur le front au Bébé qui dort paisiblement. Ils descendent le petit escalier extérieur.

Il y a une première clarté de l'aube qui permet tout juste de voir. Dans la pénombre, on aperçoit trois montures. La plus robuste porte le chargement. Les autres ont une selle. Joseph s'applique à bien disposer le coffre et les paquets sur le bât du premier âne. Je vois empaquetés et posés sur le haut du sac ses outils de charpentier. De nouveau, adieux et larmes, puis Marie monte sur son âne, pendant que la maîtresse de maison tient Jésus à son cou et l'embrasse une dernière fois avant de le rendre à sa Mère. Joseph aussi monte en selle après avoir attaché son âne à celui qui porte les bagages pour être libre de tenir l'ânon de Marie.

La fuite commence pendant que Bethléem, qui rêve encore à la scène fantasmagorique des mages, dort tranquillement, inconsciente de ce qui l'attend.

C'est la fin de la vision.

## EMV 35 – Leçon de Jésus sur la fuite en Egypte. La souffrance de Jésus, de Joseph et de Marie

### 35.7 Jésus dit :

« Ainsi se termine toute cette série de visions. Sans vouloir contredire les hommes de science pointilleux, ma Mère et moi avons continué à te montrer les scènes qui ont précédé, accompagné et suivi mon arrivée en ce monde, non pas pour elles-mêmes, car elles sont suffisamment connues, mais surtout parce qu'elles ont été déformées par des éléments surajoutés au cours des siècles. Cette façon qu'ont les hommes de voir les choses sous prétexte de rendre davantage gloire à Dieu – cette raison leur vaut d'être pardonnés – rend irréal ce qu'il aurait été si beau de laisser réel. Car mon humanité et celle de Marie ne sont en rien amoindries, pas plus que ma divinité, la majesté du Père et l'amour de la sainte Trinité par cette cette manière de regarder les choses simplement. Bien au contraire, les mérites de ma Mère et mon humilité parfaite resplendissent, de même que la toute puissante bonté de l'éternel Seigneur. Mais nous t'avons montré ces scènes pour pouvoir appliquer à toi-même et aux autres le sens surnaturel qui en découle et vous le donner comme règle de vie.

Le Décalogue, c'est la Loi. Mon Evangile c'est ma doctrine, qui vous rend plus claire cette Loi et qui vous donne le goût de la suivre. Cette Loi et cette doctrine suffiraient pour faire, des hommes, des saints.

Mais vous êtes tellement entravés par votre humanité qui domine exagérément en vous l'esprit, que vous ne pouvez suivre la voie qu'ils vous indiquent et vous tombez, ou bien vous vous arrêtez, découragés. Vous vous dites à vous-mêmes et à ceux qui voudraient vous faire progresser en citant les exemples de l'Evangile : “ Mais Jésus, mais Marie, mais Joseph (et ainsi de suite pour tous les saints) n'étaient pas comme nous. Ils étaient forts. Ils ont été tout de suite consolés de leurs souffrances ; qui plus est, ils ne ressentaient pas même les passions en ce peu de souffrance qu'ils ont supporté. C'étaient déjà des êtres étrangers à la terre. ”

Ce peu de souffrance ! Hors d'atteinte des passions !

35.8 La souffrance fut pour nous une amie fidèle. Elle a revêtu tous les aspects et les noms les plus divers.

Quant aux passions... N'employez pas des mots mal appropriés en appelant " passions " les vices qui vous égarent. Appelez-les carrément " vices ", et capitaux par-dessus le marché.

Ceux-là, nous ne les ignorions certes pas. Nous avons des yeux et des oreilles pour voir et entendre, et Satan nous les faisait miroiter devant nous et autour de nous, il nous montrait leur ordure à l'œuvre ou nous tentait par ses insinuations. Mais, notre volonté étant tendue vers l'unique intention d'être agréables à Dieu, cette ordure et ces insinuations, au lieu d'atteindre le but que Satan se proposait, provoquaient l'effet contraire. Et plus il s'acharnait, plus nous nous réfugiions dans la lumière de Dieu par dégoût des ténèbres fangeuses qu'il présentait à nos yeux du corps et de l'esprit.

Mais les passions, au sens philosophique du terme, nous ne les ignorions pas en nous. Nous avons aimé notre patrie, notre petite ville de Nazareth, plus que toute autre cité de Palestine. Nous avons éprouvé des sentiments d'affection pour notre maison, nos parents, nos amis. Pourquoi n'aurions-nous pas dû en éprouver ? Mais nous ne nous en sommes pas rendus esclaves parce que rien ne pouvait nous être un maître en dehors de Dieu. Mais nous nous en sommes faits de bons compagnons.

Ma Mère a poussé un cri de joie quand, près de quatre ans plus tard, elle est retournée à Nazareth et est rentrée dans sa maison, puis elle a embrassé les murs où son " oui " a ouvert son sein pour recevoir le Germe de Dieu. Joseph a salué avec joie sa parenté et ses neveux, plus nombreux et grandis ; il s'est réjoui de constater que ses concitoyens se souvenaient de lui et faisaient aussitôt appel à lui pour sa compétence. Moi, j'ai été sensible aux amitiés et j'ai souffert de la trahison de Judas comme d'une crucifixion morale. Pour autant, ni ma Mère ni Joseph n'ont fait passer leur amour pour leur maison et leur famille avant la volonté de Dieu.

35.9 Et moi, je ne me suis pas retenu, quand il fallait le faire, de dire les mots susceptibles de m'attirer soit la haine des juifs, soit l'animosité de Judas. Je savais, et j'aurais pu le faire, que l'argent aurait suffi à l'attacher à moi : non pas à moi le Rédempteur, mais à moi l'homme riche. Moi, qui ai multiplié les pains, je pouvais faire foisonner l'argent si je l'avais voulu. Mais je n'étais pas venu pour procurer des satisfactions humaines à personne. Moins encore à ceux que j'avais appelés. J'avais prêché le sacrifice, le détachement, une vie chaste, l'humilité de condition. Quel maître aurais-je été et quel juste, si j'avais offert à quelqu'un, comme seul moyen de le retenir, de l'argent pour flatter sa cupidité et sa sensualité ?

Dans mon Royaume, c'est en se faisant " petit " que l'on devient " grand ". Celui qui veut être " grand " aux yeux du monde n'est pas apte à régner dans mon Royaume. C'est de la paille pour le lit des démons. Car la grandeur du siècle s'oppose à la Loi de Dieu.

Le monde appelle " grands " ceux qui savent s'emparer des meilleures places, presque toujours par des moyens illicites. Pour y arriver, ils utilisent le prochain comme un escabeau sur lequel ils s'élèvent en le foulant aux pieds. Il appelle " grands " ceux qui, pour régner, savent tuer, tuer moralement ou physiquement, qui extorquent les places ou conquièrent les pays et s'enrichissent eux-mêmes en dépouillant les autres de richesses particulières ou collectives. Souvent le monde donne le titre de " grands " à des criminels. Non : la " grandeur " n'est pas compatible avec la délinquance. Elle réside dans la bonté, l'honnêteté, l'amour, la justice. Voyez quels fruits empoisonnés vos " grands " vous offrent ! Ils les cueillent dans la perversion démoniaque de leur jardin intérieur !

35.10 La dernière vision – puisque je veux en parler et ne pas m'arrêter sur un autre sujet qu'il serait inutile de proposer à un monde qui ne veut pas entendre la vérité qui le concerne –, cette dernière vision éclaire un point particulier cité à deux reprises dans l'évangile de Matthieu, une phrase répétée deux fois : " Lève-toi, prends l'enfant et sa Mère et pars en Egypte " (2,13) ; " Lève-toi, prends avec toi l'enfant et sa Mère et mets-toi en route pour la terre d'Israël " (2,20). Et tu as vu que Marie était seule, dans sa chambre, avec le Bébé.

La virginité de Marie après l'enfantement et la chasteté de Joseph sont très combattues par ceux qui, étant fange et pourriture n'admettent pas qu'une créature humaine, comme eux, puisse être aile et lumière. Leur âme est tellement corrompue, leur esprit tellement prostitué avec la chair, qu'ils en sont devenus incapables de penser qu'un homme comme eux puisse respecter sa femme en voyant en elle l'âme et non la chair et s'élever au point de vivre dans une atmosphère surnaturelle, désirant non ce qui est charnel, mais ce qui est divin.

Eh bien ! à ces négateurs de la beauté suprême, à ces larves incapables de devenir papillons, à ces reptiles souillés par la bave de leurs passions, incapables de comprendre la beauté d'un lys, moi, je dis que Marie fut et demeura vierge, et que seule son âme fut mariée à Joseph, comme son esprit ne fut uni qu'à l'Esprit de Dieu et c'est par son opération qu'elle conçut l'Unique qu'elle porta : moi, Jésus Christ, Fils unique de Dieu et de Marie.

Ce n'est pas une tradition qui a fleuri par la suite à cause d'un respect plein d'amour pour la bienheureuse Femme que fut ma Mère. C'est une vérité connue dès les premiers temps.

Matthieu n'est pas né dans les siècles suivants. Il était contemporain de Marie. Matthieu n'était pas un pauvre ignorant, un sauvage crédule et susceptible de croire à n'importe quelle faribole. C'était un receveur, diriez-vous aujourd'hui, un gabelou, disions-nous à l'époque. Il savait voir, entendre, comprendre, distinguer la vérité de l'erreur. Matthieu n'a pas appris les choses par ouï-dire, par des personnes interposées. Il a recueilli ses renseignements de la bouche même de Marie à qui son amour pour le Maître et pour la vérité l'avait engagé à demander des renseignements.

Je ne pense pas que ces négateurs de l'inviolabilité de Marie imaginent qu'elle ait pu mentir. Ma parenté elle-même aurait pu la démentir si elle avait eu d'autres enfants. Jacques, Jude, Simon et Joseph étaient disciples avec Matthieu. Il était donc facile à ce dernier de confronter les versions s'il en avait existé plusieurs. Or Matthieu ne dit jamais : " Lève-toi et prends ta femme. " Il dit : " Prends sa Mère. " Il dit d'abord : " Vierge mariée à Joseph ", " Joseph son époux " .

35.11 Qu'ils ne viennent pas me dire, ces négateurs, que c'était une façon de parler des Hébreux, comme si le terme de " femme " eût été infâmant. Non, négateurs de la pureté. Dès les premières paroles de la Bible, on lit : " ... et il s'unira à sa femme ". Avant la consommation du mariage, on l'appelle " compagne " et ensuite " femme " à diverses reprises et dans plusieurs chapitres. Il en est ainsi pour les épouses des fils d'Adam. De même, Sarah est appelée " femme " d'Abraham : " Sarah, ta femme. " Et il est dit à Lot : " Prends ta femme et tes deux filles. " Dans le livre de Ruth il est écrit : " La Moabite, femme de Mahlôn. " Dans le premier livre des Rois, on trouve : " Elqana eut deux femmes " ; et plus loin : " Puis Elqana connut sa femme Anne ", et encore " Eli bénit Elqana et la femme de celui-ci ". Toujours au Livre des Rois, il est dit : " Bethsabée, femme d'Urie le Hittite, devint la femme de David et lui donna un fils. " Et que lit-on dans le livre de Tobie, livre d'azur que l'Eglise vous chante à vos noces pour vous conseiller d'être saints dans le mariage ? On y lit : " Or quand Tobie accompagné de sa femme et de son fils arriva... " et encore : " Tobie réussit à s'enfuir avec son fils et sa femme. "

Et dans les Evangiles, c'est-à-dire à l'époque du Christ où par conséquent on écrivait en langage moderne – moderne pour ce temps-là – et où il n'y avait donc pas lieu de suspecter des erreurs de retranscription, il est dit précisément dans Matthieu au chapitre 22 : " ... et le premier, ayant pris femme, mourut et

laissa sa femme à son frère. ” Et Marc au chapitre 10 : “ Celui qui répudie sa femme... ” Enfin, Luc appelle Elisabeth, femme de Zacharie, quatre fois de suite et au chapitre 8 : “ Jeanne, femme de Kouza ”.

Comme vous le voyez, ce mot n’était pas un terme proscrit par ceux qui suivaient les chemins du Seigneur, un terme impur qu’il ne fallait pas proférer et encore moins écrire, là où il était question de Dieu et de ses œuvres admirables. Donc, en disant : “ l’Enfant et sa Mère ”, l’ange vous montre que Marie fut la vraie Mère de Jésus sans être la femme de Joseph. Elle restera toujours : la Vierge, épouse de Joseph.

Voilà le dernier enseignement de ces visions. C’est une auréole qui resplendit sur la tête de Marie et de Joseph. La Vierge inviolée. L’homme chaste et juste. Ce sont les deux lys au milieu desquels j’ai grandi, ne respirant que le parfum de la pureté.

35.12 A toi, petit Jean, je pourrais parler de la douleur déchirante de Marie arrachée à sa maison et à sa patrie, mais il n’est pas besoin de paroles. Tu sais ce que c’est et tu en meurs. Offre-moi ta douleur, je ne veux que cela. C’est plus que toute autre chose que tu pourrais me donner. C’est vendredi, Maria : pense à ma propre douleur et à celle de Marie au Golgotha pour pouvoir porter ta croix. La paix et notre amour restent avec toi. »

## EMV 36 – La Sainte Famille en Egypte

36.1 Douce vision de la sainte Famille. C'est en Egypte. Je n'en puis douter car je vois le désert et une pyramide.

Je vois une maisonnette toute blanche, de plain-pied. C'est une pauvre maison de très pauvres gens. Les murs sont à peine crépis et revêtus d'une seule couche de chaux. Cette petite maison a deux portes, voisines l'une de l'autre, qui donnent accès à deux uniques pièces où, pour l'instant, je n'entre pas. Elle se trouve au centre d'un petit terrain sableux enclos de roseaux enfoncés dans le sol en guise de faible défense contre les voleurs. Cela ne peut servir que contre quelque chien ou chat errant. Mais, au fait, qui aurait idée de voler là où il est visible qu'il n'y a pas ombre de richesse ?

Pour rendre l'enceinte des roseaux plus épaisse et moins misérable, on y a fait pousser des plantes grimpantes qui me paraissent être de modestes liserons. Sur un seul côté, un arbuste de jasmin en fleurs et un buisson de roses des plus communes. Bien qu'aride et pauvre, le terrain est cultivé patiemment, pour en faire un petit jardin. Je remarque de modestes légumes dans les rares plates-bandes au milieu, sous un arbre de haute futaie que je ne puis identifier, mais qui projette un peu d'ombre sur le terrain brûlé par le soleil et sur la petite maison. A cet arbre est attachée une petite chèvre blanche et noire qui broute et rumine les feuilles de quelques branches jetées sur le sol.

36.2 C'est là, sur une natte étendue par terre, que se trouve l'Enfant-Jésus. Je lui donne deux ans, deux ans et demi au maximum. Il joue avec des morceaux de bois taillés qui ressemblent à des brebis ou à des chevaux et avec des copeaux de bois blanc moins bouclés que ses cheveux. De ses petites mains potelées, il cherche à mettre ces colliers de bois au cou de ses animaux.

Il est aimable et souriant, très beau. Il a une petite tête avec des cheveux d'or très épais. Son teint est clair, délicatement rosé, ses yeux vifs, brillants, bleu foncé. Leur expression a beau être différente, naturellement, je reconnais la couleur des yeux de mon Jésus : ce sont deux très beaux saphirs sombres.

Il porte une longue chemise blanche qui lui sert de tunique. Les manches arrivent au coude. Aux pieds, rien pour le moment. Ses minuscules sandales sont sur la natte et servent elles aussi de jouet au Bébé : il y attelle ses animaux qui tirent la sandale par la courroie comme si c'était une petite charrette. Ce sont des sandales très simples : une semelle et deux courroies qui partent l'une

de la pointe, l'autre du talon. Celle qui part de la pointe bifurque ensuite à un certain endroit. Une partie passe dans l'ouverture de la courroie qui vient du talon pour aller s'agrafer à l'autre partie qui forme un anneau au cou du pied.

36.3 Marie se tient un peu à l'écart, elle aussi à l'ombre de l'arbre. Elle tisse sur un métier rustique et surveille le Bébé. Je vois ses mains fines et blanches aller et venir en lançant la navette sur la trame et son pied chaussé d'une sandale qui actionne la pédale. Elle porte une tunique mauve, ou plutôt violet rosé comme certaines améthystes. Elle a la tête nue de sorte que je peux remarquer que ses cheveux blonds sont séparés en deux, coiffés simplement en deux tresses qui forment un beau chignon sur la nuque. Les manches de son vêtement sont longues, plutôt étroites. Pas d'autre ornement que sa beauté et la très douce expression de son visage. Son teint, la couleur des cheveux et des yeux, la forme du visage, tout est comme je la vois d'ordinaire. Ici, elle paraît très jeune, je lui donne plus ou moins vingt ans.

A un moment, elle se lève et se penche vers le Bébé, lui remet ses sandales et les lui lace soigneusement. Puis elle le caresse et lui dépose un baiser sur la tête et sur les yeux. Le Bébé gazouille et elle répond, mais je ne comprends pas les paroles. Elle revient alors à son métier ; elle étend un linge sur la toile et sur la trame, prend le tabouret sur lequel elle était assise, et le porte à la maison. Le Bébé la suit du regard, sans l'importuner quand elle le laisse seul.

On voit que son travail est fini et que le soir arrive. En effet, le soleil descend sur les sables nus et, au loin derrière la pyramide, un véritable incendie envahit le ciel tout entier.

Marie revient, prend Jésus par la main et le fait se lever de sa natte. Le Bambin obéit sans résistance. Pendant que sa Maman ramasse les jouets et la natte, et les rentre à la maison, il court, trottinant de ses petites jambes vers la chevrette, et lui met les bras au cou. La chevrette bêle et frotte son museau contre les épaules de Jésus.

Marie revient. Elle porte maintenant un long voile sur la tête et une amphore dans les mains. Elle prend Jésus par sa menotte et ils font ensemble le tour de la maison pour aller vers l'autre façade.

Je les suis en admirant la grâce du tableau. La Vierge règle son pas sur celui du Bambin qui trottine à son côté. Je vois les talons roses qui se lèvent et se posent avec la grâce spéciale de la démarche des enfants, dans le sable du sentier. Je note que sa petite tunique ne descend pas jusqu'aux pieds, mais

arrive seulement à mi-mollet. Elle est très propre, toute simple, retenue à la taille par un cordon, blanc lui aussi.

Je vois que, sur le devant de la maison, la haie est interrompue par une grille rustique que Marie ouvre pour sortir dans la rue. C'est une pauvre rue à l'extrémité d'une ville ou d'un village quelconque, là où il fait place à la campagne. C'est un chemin de sable bordé de quelques autres maisonnettes comme celle-ci avec un pauvre jardinet.

Je ne vois personne. Marie regarde du côté du centre, pas vers la campagne, comme si elle attendait quelqu'un, puis elle se dirige vers un bassin ou un puits qui se trouve à dix mètres environ plus haut et au-dessus duquel des palmiers forment un cercle d'ombre. Je vois que le terrain à cet endroit est couvert d'herbes verdoyantes.

36.4 C'est alors que je vois un homme pas trop grand, mais robuste arriver sur la route. Je reconnais Joseph, qui sourit. Il est plus jeune que quand je l'avais vu dans la vision du Paradis. Il paraît avoir quarante ans tout au plus. Sa barbe et ses cheveux sont épais et noirs, sa peau plutôt bronzée, ses yeux foncés. C'est un visage honnête et agréable, un visage qui inspire confiance.

A la vue de Jésus et de Marie, il hâte le pas. Il porte sur l'épaule gauche une espèce de scie et une sorte de rabot, et à la main il tient d'autres outils de son métier, pas tellement différents de ceux d'aujourd'hui. Manifestement, il revient d'être allé travailler chez quelqu'un.

Il porte un vêtement de couleur entre noisette et marron, pas très long – il lui arrive un peu au-dessus de la cheville – et les manches s'arrêtent au coude. A la taille, une ceinture de cuir, me semble-t-il. C'est une vraie tenue de travailleur. Aux pieds il porte des sandales avec des courroies qui s'entrecroisent aux chevilles.

Marie sourit. L'Enfant pousse des cris de joie et lui tend son bras libre. Quand les trois se rencontrent, Joseph se penche pour offrir à l'Enfant un fruit qui, par la forme et la couleur, semble être une pomme. Puis il lui tend les bras et, laissant sa Mère, l'enfant se blottit dans les bras de Joseph et pose la tête dans le creux de l'épaule de Joseph qui lui donne et en reçoit des baisers, en un mouvement tout plein de gracieuse affection.

J'oubliais de dire que Marie s'était empressée de prendre les outils de Joseph pour le laisser libre d'embrasser l'Enfant.

Puis Joseph, qui s'était accroupi pour se mettre au niveau de Jésus, se relève, reprend de la main gauche ses outils et, du bras droit, tient le petit Jésus serré sur sa robuste poitrine. Il se dirige vers la maison pendant que Marie va à la fontaine remplir son amphore.

Une fois entré dans l'enceinte de la maison, Joseph pose l'Enfant à terre, prend le métier de Marie et le rentre, puis traite la chèvre. Jésus observe attentivement ces opérations et regarde Joseph enfermer la chèvre dans un petit réduit construit sur un côté de la maison.

Le soir tombe. J'observe le rouge du crépuscule qui prend une teinte violacée au-dessus des sables où la chaleur semble faire vibrer l'air. La pyramide paraît plus sombre.

Joseph entre dans la maison, dans une pièce qui doit être tout à la fois atelier, cuisine et salle à manger. Je me rends compte que l'autre est réservée au repos, mais je n'y entre pas. Au niveau du sol, il y a un foyer allumé et, toujours dans cette pièce, un établi de menuisier, une petite table, des tabourets, des étagères portant quelques pièces de vaisselle et deux lampes à huile. Dans un coin, le métier de Marie. Il y a beaucoup, beaucoup d'ordre et de propreté. C'est une demeure très pauvre, mais fort bien tenue.

Quelque chose me frappe : dans toutes les visions relatives à la vie humaine de Jésus, j'ai remarqué que lui, tout comme Marie et Joseph, ainsi que Jean ont toujours des vêtements en bon état et propres, une chevelure soignée, sans recherche, des habits modestes, une coiffure simple, mais d'une netteté qui leur donne de la distinction.

36.5 Marie revient avec l'amphore et l'on ferme la porte sur la nuit qui tombe rapidement. La pièce est éclairée par une lampe que Joseph a allumée et qu'il a placée sur son établi, où il se penche pour travailler encore à des bricoles pendant que Marie prépare le souper. Le feu lui aussi éclaire la pièce. Jésus, les mains appuyées à l'établi et la tête dressée, observe ce que fait Joseph.

Puis ils s'asseyent à table après avoir prié. Naturellement, ils ne font pas le signe de croix, mais ils prient. C'est Joseph qui commence et Marie répond. Mais je ne comprends rien. Ce doit être un psaume, mais il est récité dans une langue qui m'est totalement inconnue.

Ils se mettent alors à table. Cette fois, la lampe se trouve sur la table. Marie a Jésus sur son sein et lui fait boire le lait de la chevrette. Elle y trempe des

morceaux de pain coupés dans une miche ronde dont la croûte est noire, et l'intérieur aussi. Il doit s'agir d'un pain de seigle ou d'orge. C'est la grande quantité de son qui le rend gris. Joseph mange en même temps du pain et du fromage, un petit morceau de fromage pour beaucoup de pain. Puis Marie assied Jésus sur un petit tabouret à côté d'elle. Elle pose sur la table des légumes cuits – ils me semblent être cuits à l'eau et assaisonnés comme nous avons nous aussi l'habitude de le faire – puis elle en mange, elle aussi, après que Joseph s'est servi. Jésus grignote tranquillement sa pomme et sourit, découvrant de petites dents blanches. Le repas se termine par des olives ou des dattes, je ne sais pas trop : pour des olives elles sont trop claires, pour des dattes elles sont trop dures. Pas de vin, c'est un repas de pauvres gens.

Pourtant, la paix que l'on respire dans cette pièce est si grande, que la vue d'un somptueux palais royal ne pourrait rien me présenter d'aussi charmant. Et quelle harmonie !

36.6 Ce soir, Jésus ne parle pas. Il ne m'explique pas la scène. Il m'enseigne par la vision qu'il me donne, et cela suffit. Qu'il en soit toujours et pareillement béni !

<p><b>EMV 36 – Dictée de Jésus : la Sainte Famille, modèle de la famille chrétienne. Considération sur l'exil de Jésus, Joseph et Marie</b></p>
---

36.7 Jésus dit :

« C'est ce que tu vois qui constitue la leçon, pour toi comme pour tous. C'est une leçon d'humilité, de résignation, de parfaite entente, proposée en exemple à toutes les familles chrétiennes et particulièrement aux familles chrétiennes de ce moment particulier et douloureux.

36.8 Tu as vu une pauvre maison et, ce qui est pénible, une pauvre maison dans un pays étranger.

Nombreux sont les fidèles " ordinaires " qui prétendraient avoir une vie matérielle facile, bien à l'abri de la plus petite peine, une vie prospère et heureuse, uniquement parce qu'ils prient et me reçoivent dans l'Eucharistie, parce qu'ils prient et communient pour " leurs " besoins, et non pour les besoins pressants des âmes et pour la gloire de Dieu (il est bien rare, en effet, qu'en priant on ne soit pas égoïste).

Joseph et Marie m'avaient, moi, le vrai Dieu, pour Fils. Pourtant ils n'eurent pas même la maigre satisfaction d'être pauvres dans leur patrie, dans leur pays où ils étaient connus, là où ils possédaient au moins une petite maison " à eux " et où le problème du logement ne se serait pas ajouté à tous les autres ; dans leur pays, il leur aurait été plus facile de se procurer un travail et pourvoir à la vie, puisqu'ils y étaient connus. C'est à cause de moi qu'ils sont deux exilés dans un climat différent, dans un pays différent, si triste en comparaison des douces campagnes de Galilée, et aussi avec une langue, des mœurs différentes au milieu d'une population qui ne les connaît pas, mais qui a cette méfiance habituelle qu'ont les gens pour les réfugiés et les inconnus.

Ils sont privés de ces meubles confortables et chers de " leur " maisonnette, de tant de petites choses humbles et nécessaires mais qui ne paraissaient pas l'être autant là-bas, alors que, vues d'ici, dans le dénuement qui les entoure, elles paraissent avoir la beauté de ce superflu qui rend délicieuses les maisons des riches. Ils ont la nostalgie de leur village et de leur maison, leur pensée s'envole vers ces pauvres choses laissées là-bas, vers le petit jardin potager dont peut-être plus personne ne s'occupe, vers la vigne, le figuier et les autres plantes utiles. Ils sont dans la nécessité de pourvoir à la nourriture de tous les jours, aux vêtements, au feu, à moi enfant, à qui on ne peut pas donner la même nourriture qu'à soi. Et avec ça, beaucoup de peine dans le cœur, à cause de la nostalgie, du souci du lendemain inconnu, à cause de la méfiance du monde peu disposé, surtout dans les premiers temps, à accueillir les offres de travail de deux étrangers.

Pourtant, tu l'as vu, dans cette demeure planent la sérénité, le sourire, la concorde et, d'un commun accord, on tâche de la rendre plus belle, jusqu'au pauvre potager, afin que tout soit pareil à la maison qui a été quittée, et plus confortable encore. Tout tourne autour d'une seule pensée : que la terre hostile me soit rendue moins misérable, à moi le Saint, moi qui viens de Dieu. C'est un amour de croyants et de parents qui se manifeste par mille petites attentions, qui vont de la chevrette qui a coûté tant d'heures de travail supplémentaires, aux petits jouets sculptés sur les morceaux de bois qui restaient, ou encore aux fruits achetés pour moi seul, tandis qu'eux se privent même d'une bouchée de nourriture.

Mon père chéri de la terre, comme tu as été aimé de Dieu, de Dieu le Père du haut des Cieux, de Dieu le Fils, devenu Sauveur sur la terre !

Dans cette maison il n'y a pas de gens nerveux, susceptibles, de visages fermés ni de reproches réciproques, et encore moins envers Dieu qui ne les comble pas de bien-être matériel. Joseph ne reprochera pas à Marie d'être la

cause des pertes qu'il a subies et Marie ne reprochera pas à Joseph de ne pas savoir lui procurer un plus grand bien-être. Ils s'aiment saintement, c'est tout, et leur préoccupation n'est pas leur intérêt personnel, mais celui de leur conjoint. Le véritable amour ne connaît pas d'égoïsme. Et le véritable amour est toujours chaste, même s'il n'est pas parfait en ce domaine autant que celui de deux époux vierges. Unie à la charité, la pureté entraîne à sa suite tout un cortège d'autres vertus et réalise, pour deux personnes qui s'aiment chastement, la perfection conjugale.

L'amour de ma Mère et de Joseph était parfait. Il préluait à d'autres vertus et spécialement à la charité envers Dieu : Dieu était béni à toute heure – même si sa sainte volonté était pénible pour la chair et pour le cœur – car chez ces deux saints l'esprit était plus vivant et dominait tout. C'était cet esprit qui leur faisait magnifier le Seigneur en le remerciant de les avoir choisis comme gardiens de son Fils éternel.

36.9 Dans cette maison, on prie. On prie trop peu dans les maisons à présent. Le jour se lève, la nuit tombe, le travail commence, vous vous mettez à table, sans avoir la moindre pensée pour le Seigneur qui vous a permis de voir un nouveau jour, de pouvoir arriver à une nouvelle nuit, qui a béni vos fatigues et permis qu'elles vous procurent cette nourriture, ce feu, ces vêtements, ce toit, toutes ces choses nécessaires à votre condition humaine. Tout ce qui vient du Dieu bon est toujours " bon ". Même si ces biens sont pauvres et peu abondants, l'amour leur donne de la saveur et du prix, l'amour qui vous fait reconnaître en l'éternel Créateur le Père qui vous aime.

Dans cette maison, on est frugal. On l'aurait été même si l'argent n'avait pas manqué. On mange pour vivre, on ne vit pas pour manger, avec l'insatiabilité des goinfres et les caprices des gourmands qui absorbent les aliments jusqu'à s'en alourdir et dilapident leurs biens en produits coûteux sans penser à ceux qui n'ont pas leur content ou doivent se priver, sans réfléchir qu'en se modérant ils pourraient épargner à beaucoup les souffrances de la faim.

Dans cette maison, on aime le travail. On l'aimerait même si l'argent abondait car, par le travail, l'homme obéit au commandement de Dieu et échappe au vice qui, tel un lierre tenace, enserre et étouffe les paresseux semblables à des masses inertes. La nourriture est bonne, le repos agréable, le cœur satisfait quand on a bien travaillé et on apprécie un moment de détente entre un travail et un autre. Le vice aux multiples visages n'entre pas dans la maison et dans l'esprit de ceux qui aiment le travail. De ce fait, il s'y développe affection, estime, respect réciproque. Dans une atmosphère de pureté

grandissent les tendres rejetons qui donneront naissance à de futures familles où fleurira la sainteté.

Dans cette maison règne l'humilité. Quelle leçon pour vous, qui êtes si orgueilleux ! Marie aurait eu, humainement parlant, mille raisons de s'enorgueillir et de se faire adorer par son conjoint. Tant de femmes le font parce qu'elles ont une culture plus étendue, une naissance noble, une fortune supérieure à celle de leur mari ! Marie a beau être Epouse et Mère de Dieu, elle sert son conjoint, elle ne se fait pas servir et elle est tout affection pour lui. Joseph est le chef de maison que Dieu a jugé digne, si digne, d'être chef de famille, de recevoir de Dieu la garde du Verbe incarné et de l'Epouse de l'éternel Esprit, et pourtant il veille attentivement à alléger Marie de tous les gros et ennuyeux travaux. Il se charge des plus humbles occupations d'une maison pour éviter à Marie de se fatiguer ; comme il le peut, autant qu'il le peut, il lui fait plaisir et s'ingénie à rendre l'habitation plus pratique et à égayer de fleurs le petit jardin.

Dans cette maison, on respecte l'ordre surnaturel, moral et matériel. Dieu est le Chef suprême et c'est à lui que l'on rend le culte et l'amour : c'est là l'ordre surnaturel. Joseph est le chef de la famille et on lui donne affection, respect, obéissance : c'est l'ordre moral. La maison est un don de Dieu, tout comme les vêtements et le mobilier. En toutes ces choses, c'est la Providence de Dieu qui se manifeste, de ce Dieu qui donne aux brebis leur toison, aux oiseaux leur plumage, aux prés la verdure, aux animaux domestiques le foin, aux volatiles le grain et les frondaisons, et qui tisse le vêtement des lys de la vallée. On reçoit avec gratitude la maison, les vêtements, les meubles, en bénissant la main divine qui les fournit, en les traitant avec respect en tant que dons du Seigneur sans les regarder d'un mauvais œil en raison de leur pauvreté, sans les abîmer en abusant de la Providence : c'est l'ordre matériel.

36.10 Tu n'as pas compris les paroles échangées dans le dialecte de Nazareth, ni les mots de la prière, mais le spectacle de cette Famille t'a donné une grande leçon. Méditez-la, vous tous qui avez tant à souffrir pour avoir manqué à Dieu en tant de choses et parmi elles aussi en celles où ne manquèrent jamais les saints époux que furent ma Mère et mon père.

Et toi, sois heureuse en te rappelant le petit Jésus. Souris en pensant à ses petits pas d'enfant. Bientôt tu le verras marcher sous une croix. Et ce sera une vision de larmes. »

<b>EMV 37 – A Nazareth, première leçon de travail de Jésus</b>
--

37.1 Je vois apparaître, doux comme un rayon de soleil un jour de pluie, mon Jésus, petit enfant de cinq ans environ, tout blond et charmant dans un simple vêtement bleu ciel qui descend à la moitié de ses mollets potelés.

Il joue dans le petit jardin avec de la terre. Il en fait des petits tas, y plante de petites branches comme pour faire des bosquets en miniature et se sert de cailloux pour créer des chemins ; il voudrait ensuite faire un petit lac au pied de ces minuscules collines. Pour y arriver, il prend un fond de quelque vieux plat qu'il enterre jusqu'au bord. Puis il le remplit d'eau avec un récipient qu'il plonge dans un bassin qui doit servir pour la lessive ou l'arrosage du petit jardin. Mais il n'arrive qu'à mouiller son vêtement, surtout les manches. L'eau fuit du plat fêlé et peut-être fissuré et... le lac est à sec.

Joseph paraît sur le seuil, observe en silence pendant quelque temps le travail de l'Enfant et sourit. C'est bien un spectacle réjouissant et qui fait sourire. Puis, pour l'empêcher de se mouiller davantage, il l'appelle. Jésus se retourne, tout content de voir son père et court vers lui, les bras tendus. Joseph essuie les petites mains salies et mouillées avec un pan de son court vêtement de travail et les embrasse. Puis un doux dialogue s'engage entre eux deux.

Jésus explique son travail, son jeu et les difficultés qu'il rencontre dans l'exécution. Il voulait faire un lac comme celui de Génésareth (ce qui me laisse supposer qu'on lui en avait parlé ou qu'on l'y avait conduit). Il voulait le recréer en petit pour s'amuser. Ici se trouvait Tibériade, là Magdala, plus loin Capharnaüm. Cette route conduisait à Nazareth en passant par Cana. Il voulait lancer de petites barques sur le lac : ces feuilles sont des barques pour aborder l'autre rive, mais l'eau fuit...

Joseph observe et s'intéresse comme si c'était une chose sérieuse. Puis il lui propose de faire le lendemain un petit lac, non pas avec un plat ébréché, mais avec un petit bassin de bois, bien poissé et jointif, sur lequel Jésus pourrait lancer de petites barques de bois que Joseph va lui apprendre à fabriquer. 37.2 Justement il vient lui apporter de petits instruments de travail fabriqués tout exprès pour lui afin qu'il puisse sans effort apprendre à s'en servir.

« Comme ça, je t'aiderai ! Dit Jésus avec un sourire.

– Comme ça tu m'aideras et tu deviendras un bon menuisier. Viens les voir.

»

Ils entrent dans l'atelier. Joseph lui montre un petit marteau, une petite scie, de minuscules tournevis, un petit rabot étalés sur un établi de menuisier en herbe, un établi à la taille du petit Jésus.

« Vois : pour scier, on met le bois en l'appuyant de cette façon. On prend la scie de cette manière et on scie en prenant garde de ne pas toucher les doigts. Essaie... »

La leçon commence. Jésus rougit sous l'effort, il serre les lèvres, scie avec attention puis rabote la petite planche et, même si elle est un peu tordue, elle lui semble jolie. Joseph le félicite et lui apprend à travailler avec patience et amour.

37.3 Marie revient. Elle était sûrement sortie de la maison. Elle s'arrête à l'entrée et regarde. Aucun des deux ne la voit, car ils lui tournent le dos. La Maman sourit en voyant le zèle avec lequel Jésus manie le rabot et la tendresse avec laquelle Joseph l'instruit.

Mais Jésus devait sentir ce sourire. Il se retourne, voit sa Mère et court à elle avec sa planche à moitié rabotée et la lui montre. Marie admire et se penche pour donner un baiser à Jésus. Elle recoiffe ses cheveux ébouriffés, essuie la sueur de son visage, écoute affectueusement l'Enfant qui lui promet de lui faire un petit escabeau pour qu'elle soit plus à l'aise quand elle travaille. Joseph, debout près du minuscule établi, les mains sur les hanches, regarde et sourit.

J'ai assisté à la première leçon de travail de mon Jésus et je me suis imprégnée de la paix de cette sainte famille.

## **EMV 37 – Leçon de Jésus : « La famille existe et doit exister »**

### 37.4 Jésus dit :

« Je t'ai consolée, mon âme, par une vision de ma petite enfance heureuse malgré sa pauvreté, parce qu'entourée de l'affection de deux saints, les plus grands que le monde ait portés.

37.5 On dit que Joseph fut mon père nourricier. Bien sûr, il n'a pas pu, puisqu'il était homme, me donner du lait comme Marie qui m'en a nourri, mais il s'est usé au travail pour me procurer le pain et des aliments fortifiants. Il a eu pour moi la tendresse d'une vraie mère. C'est de lui que j'ai appris – et jamais élève n'eut un meilleur maître – tout ce qui d'un enfant fait un homme, et un homme qui doit gagner son pain.

Si mon intelligence de Fils de Dieu était parfaite, il faut réfléchir et croire que je n'ai pas voulu m'affranchir de façon sensationnelle des règles de la croissance. Rabaissant donc la perfection de mon intelligence divine au niveau de la compréhension humaine, je me suis assujéti à avoir pour maître un homme et à avoir besoin d'un maître. Si, par la suite, j'ai appris rapidement et en faisant preuve de bonne volonté, cela ne m'enlève pas le mérite de m'être mis sous la dépendance d'un homme, ni à cet homme juste le mérite d'avoir nourri ma petite intelligence des connaissances nécessaires à la vie.

Ces doux moments passés à côté de Joseph qui m'amenait comme en jouant à être capable de travailler, je ne les oublierai jamais, même maintenant que je suis au Ciel. Et quand je regarde mon père putatif, je revois le petit jardinet et l'atelier enfumé, et il me semble voir apparaître ma Mère avec son sourire qui illuminait notre maison et me comblait de joie.

37.6 Combien les familles auraient à apprendre de cette perfection d'époux qui s'aimèrent comme nuls autres ne se sont aimés !

Joseph en était le chef. Son autorité dans la famille était indiscutée et indiscutable. Devant elle s'inclinait respectueusement celle de l'Épouse et Mère de Dieu, et le Fils de Dieu s'y assujettissait. Tout ce que Joseph décidait de faire était bien fait, sans discussions, sans objections, sans résistances. Sa parole était notre petite loi. Et, malgré cela, quelle humilité chez lui ! Jamais un abus de pouvoir du fait de son autorité, jamais une volonté déraisonnable sous prétexte que c'était lui le chef. Son épouse était sa douce conseillère et si, dans sa profonde humilité, elle se considérait comme la servante de son conjoint,

Joseph tirait de la sagesse de celle qui était pleine de grâce, la lumière qui le guidait en toutes circonstances.

Et moi, je grandissais comme une fleur protégée par deux arbres vigoureux, entre ces deux amours qui s'entrelaçaient au-dessus de moi, pour me protéger et m'aimer.

Non, tant que ma jeunesse me fit ignorer le monde, je n'ai pas regretté le Paradis. Dieu le Père et l'Esprit de Dieu n'étaient pas absents parce que Marie en était remplie, et les anges avaient là leur demeure car rien ne les éloignait de cette maison. L'un d'eux, pourrais-je dire, s'était incarné et c'était Joseph, une âme angélique, libérée du poids de la chair et uniquement occupée à servir Dieu et ses intérêts, et à l'aimer comme l'aiment les séraphins. Le regard de Joseph ! Serein et pur comme la lumière d'une étoile qui ignore les concupiscences de la terre. C'était notre repos, notre force.

37.7 Bien des gens s'imaginent que je n'ai pas souffert humainement quand s'éteignit le regard de ce saint qui veillait sur notre maison. Si j'étais Dieu et si, comme tel, je connaissais le bienheureux sort de Joseph, donc si, pour cette raison, je n'étais pas affligé de son départ qui devait lui ouvrir le Ciel après un court séjour dans les limbes, comme homme, j'ai pleuré dans la maison privée de son affectueuse présence. J'ai pleuré sur l'ami disparu. N'aurais-je donc pas dû pleurer sur ce saint qui m'était si proche, sur le cœur duquel j'avais dormi tout petit et qui pendant tant d'années m'avait entouré de son amour ?

37.8 Enfin, je fais observer aux parents comment Joseph a su faire de moi un bon travailleur sans le secours d'une formation pédagogique.

A peine étais-je arrivé à l'âge où je pouvais manier les outils, il ne me laissa pas moisir dans l'oisiveté, il me mit au travail et devint le premier auxiliaire de mon amour pour Marie pour m'encourager au travail. Confectionner des objets utiles à sa mère, c'est ainsi qu'il inculquait le respect dû à la mère que tout fils devrait avoir. C'était sur ce levier du respect et de l'amour qu'il s'appuyait pour former le futur charpentier.

Où sont aujourd'hui les familles dans lesquelles on fait aimer le travail aux jeunes enfants pour leur apprendre à faire plaisir à leurs parents ? Les enfants, maintenant, sont des despotes dans la maison. Ils grandissent, durs, indifférents, grossiers envers leurs parents. Ils les considèrent comme leurs domestiques, leurs esclaves. Ils ne les aiment pas et en sont peu aimés. Car, tout en faisant de vos enfants des capricieux tout-puissants, vous vous séparez d'eux par un absentéisme honteux.

Ils sont les enfants de tout le monde. Mais, à vous, ils ne vous appartiennent guère, ô parents du XXe siècle. Ils sont beaucoup plus les enfants de la nourrice, de l'institutrice, ils appartiennent au collège, si vous êtes riches, à leurs compagnons, à la rue, à l'école, si vous êtes pauvres. Mais ils ne sont plus à vous. Vous, les mères, vous les mettez au monde, et c'est tout. Vous, les pères, vous n'en avez pas davantage souci. Mais un enfant, ce n'est pas seulement un être de chair. C'est une intelligence, un cœur, une âme. Soyez-en donc sûrs, personne plus qu'un père et une mère n'a le droit et le devoir de former cette intelligence, ce cœur, cette âme.

37.9 La famille existe et doit exister. Il n'y a pas de théorie ou de progrès qui puisse s'opposer à cette vérité sans provoquer des dégâts. Une famille qui se désagrège ne peut que susciter à l'avenir des hommes et des femmes toujours plus dépravés et qui causeront de plus grands dégâts. Et je vous dis en vérité qu'il vaudrait mieux qu'il n'y ait plus de mariages ni d'enfants sur la terre, plutôt que d'y avoir des familles moins unies que ne le sont les tribus de singes, des familles qui ne sont pas des écoles de vertu, de travail, d'amour, de foi, mais un chaos où chacun vit pour soi comme des engrenages mal assemblés qui finissent par se rompre.

Rompez, désagrégez. Les fruits de cette désagrégation de la forme la plus sainte de la vie sociale, vous les voyez, vous les subissez. Continuez donc, si vous le voulez. Mais ne venez pas vous plaindre si cette terre devient toujours plus un enfer, un repaire de monstres qui dévorent familles et nations. Vous le voulez : qu'il en soit ainsi. »